

Février
Mars
2021
N°62

COLLECTION
Les études du Crif

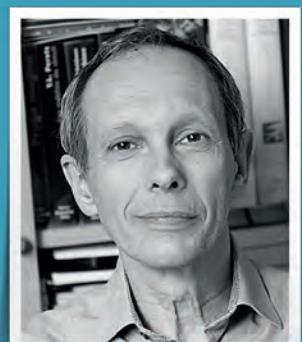


**LE JUDAÏSME
EN DIALOGUE AVEC L'INDE ET L'ASIE**

Crif

LE JUDAÏSME
EN DIALOGUE
AVEC L'INDE ET
L'ASIE

Michaël de Saint Cheron



Pierre-André Taguieff
Néo-pacifisme, nouvelle
judéophobie et mythe du complot
N°1 > Juillet 2003 • 36 pages

Marc Knobel
La Capjpo : une association
pro-palestinienne très engagée ?
**N° 2 > Septembre 2003
• 36 pages**

Père Patrick Desbois et Levana Frenk
Opération 1005. Des techniques
et des hommes au service de
l'effacement des traces de la Shoah
**N° 3 > Décembre 2003
• 44 pages**

Joël Kotek
La Belgique et ses Juifs : de
l'antijuïdisme comme code culturel
à l'antisionisme comme religion
civique
N° 4 > Juin 2004 • 44 pages

Jean-Yves Camus
Le Front national :
état des forces en perspective
**N° 5 > Novembre 2004
• 36 pages**

Georges Bensoussan
Sionismes : Passions d'Europe
**N° 6 > Décembre 2004
• 40 pages**

Monseigneur Jean-Marie Lustiger
Monseigneur Jean-Pierre Ricard
Monseigneur Philippe Barbarin
L'église et l'antisémitisme
**N° 7 > Décembre 2004
• 24 pages**

Ilan Greilsammer
Les négociations de paix
israélo-palestiniennes : de Camp
David au retrait de Gaza
**N° 8 > Mai 2005
• 44 pages**

Didier Lapeyronnie
La demande d'antisémitisme :
antisémitisme, racisme et exclusion
sociale
**N° 9 > Septembre 2005
• 44 pages**

Gilles Bernheim
Des mots sur l'innommable...
Réflexions sur la Shoah
**N°10 > Mars 2006
• 36 pages**

André Grjebine et Florence Taubmann
Les fondements religieux et
symboliques de l'antisémitisme
N°11 > Mars 2007 • 36 pages

Iannis Roder
L'école, témoin de toutes les
fractures
**N°12 > Novembre 2006
• 44 pages**

Laurent Duguet
La haine raciste et antisémite tisse
sa toile en toute quiétude sur le Net
**N°13 > Novembre 2007
• 32 pages**

Dov Maimon, Franck Bonneteau et Dina Lahliou
Les détours du rapprochement
judéo-arabe et judéo-musulman
à travers le monde
N°14 > Mai 2008 • 52 pages

Raphaël Draï
Les avenirs du peuple juif
N°15 > Mars 2009 • 44 pages

Gaston Kelman
Juifs et Noirs dans l'histoire récente
Convergences et dissonances
N°16 > Mai 2009 • 40 pages

Jean-Philippe Moinet
Interculturalité et Citoyenneté :
ambiguités et devoirs d'initiatives
**N°17 > Février 2010
• 28 pages**

Françoise S. Ouzan
Manifestations et mutations du
sentiment anti-juif aux États-Unis :
Entre mythes et représentations
**N°18 > Décembre 2010
• 60 pages**

Michaël Ghnassia
Le boycott d'Israël :
Que dit le droit ?
**N°19 > Janvier 2011
• 32 pages**

Pierre-André Taguieff
Aux origines du slogan « Sionistes,
assassins ! » Le mythe du
« meurtre rituel »
et le stéréotype du Juif sanguinaire
**N°20 > Mars 2011
• 66 pages**

Dr Richard Rossin
Soudan, Darfour ; les scandales...
**N°21 > Novembre 2011
• 32 pages**

Gérard Fellous
ONU, la diplomatie
multilatérale : entre gesticulation
et compromis feutrés...
**N°22 > Janvier 2012
• 52 pages**

Michaël de Saint Cheron
Les écrivains français du XX^e siècle
et le destin juif...
**N°23 > Juin 2012
• 56 pages**

Éric Keslassy et Yonathan Arfi
Un regard juif sur la
discrimination positive
**N°24 > mai 2013
• 64 pages**

Michel Goldberg et Georges-Elia Sarfati
Une pièce de théâtre antisémite
à La Rochelle
**N°25 > octobre 2013
• 60 pages**

Mireille Hadas-Lebel
Le peuple juif et l'État d'Israël
ont-ils été inventés ?
**N°26 > novembre 2013
• 16 pages**

Georges-Elia Sarfati
Lorsque l'Union Européenne nous
éclaire sur sa « face sombre » :
quelques enjeux du projet de
loi-cadre contre la circoncision
assimilée à une mutilation sexuelle.
**N°27 > décembre 2013
• 40 pages**

70 ans du Crif
1944-2014 : Recueil de textes
**Hors-série > janvier 2014
• 116 pages**

Gérard Fellous
La laïcité française :
l'attachement du judaïsme
**N°28 > mars 2014
• 40 pages**

Nathalie Szerman
Le Printemps arabe à l'épreuve
de l'antisémitisme : y a-t-il un avant
et un après ?
**N°29 > mai 2014
• 36 pages**

Suite en page 40



FÉVRIER-MARS 2021 N°62

LE JUDAÏSME EN DIALOGUE AVEC L'INDE ET L'ASIE

UNE ÉTUDE DE

Michaël de Saint Cheron

*Philosophe des religions
Chercheur en littérature de la modernité*

Crif

Les textes publiés dans la collection des *Études du Crif*
n'engagent pas la responsabilité du CRIF.

La rédaction n'est pas responsable des documents adressés.

BIOGRAPHIE



Michaël de Saint Cheron

Michaël de SAINT CHERON est philosophe des religions et chercheur en littérature de la modernité, chercheur affilié à l'EPHE/HISTARA (section histoire de l'art, des représentations et de l'administration, dans l'Europe moderne et contemporaine). Auteur d'une trentaine de livres et directions d'ouvrages, il a publié en 2019 un ouvrage remarqué sur Soulages à l'occasion de son centenaire, *Soulages d'une rive à l'autre* (avec Matthieu Séguéla, chez Actes Sud). Spécialiste notamment de la philosophie de Rosenzweig et Levinas, mais également de l'herméneutique du témoignage et la philosophie

de la mémoire, de l'oubli et de la réconciliation chez Ricoeur, il est en France le spécialiste reconnu de l'œuvre d'Elie Wiesel, auteur de huit livres avec et sur lui, de deux colloques internationaux (Cerisy-la-Salle et Université Hébraïque de Jérusalem), puis d'une exposition itinérante (produite par le FSJU, 2017).

Diplômé de l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO, Langues O'), il fut professeur invité à l'Institut Universitaire d'Études Juives (IUEJ) Elie Wiesel, Paris (2006-2009 et 2016). En 2015 et 2016, il est chargé de deux séminaires sur Malraux puis sur la postmodernité dans la littérature française à l'invitation de l'Institut national de la Recherche de Taïwan. Il a initié et co-dirigé le premier dictionnaire Malraux (CNRS éd., 2011).

Il vient de fonder le Centre international de recherches André Malraux pour le dialogue des cultures (CIRAM). Il est membre de plusieurs commissions du Conseil représentatif des institutions juives de France (en particulier, la commission pour les relations avec les Eglises chrétiennes). Il est par ailleurs chargé d'études documentaires principal, chargé de la valorisation du patrimoine, à la Conservation régionale des Monuments historiques d'Ile-de-France (DRAC). Il fut nommé le 1^{er} janvier 2015, chevalier de la Légion d'Honneur.

**À la mémoire de Claude Vigée,
du poète, de l'homme et de l'ami de 37 ans.**

SOMMAIRE

BIOGRAPHIE /	02	
CHAPITRE 1 /	En guise de prologue	06
CHAPITRE 2 /	Que dit l'histoire ?	10
	Les Juifs et la modernité	13
CHAPITRE 3 /	Le judaïsme en dialogue avec l'Inde et l'Asie	17
	Les Juifs en Chine	17
	Quand Bouddhisme et Judaïsme dialoguent	20
	Hindouisme-judaïsme, " Dialogue racine contre racine "	22
	Le dialogue judéo-coréen	33
CHAPITRE 4 /	En guise d'ouverture	38
BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE /	39	

CHAPITRE

EN GUISE DE PROLOGUE

Il n'est pas un peuple qui n'ait eu partie liée avec le peuple juif depuis au moins 3000 ans. Depuis les Egyptiens, les Sumériens, jusqu'aux Chinois et aux Indiens (de l'Inde), tous les grands peuples comme les petits peuples ont été marqués à différents niveaux par la culture, certains livres « éternels », autant que par l'ingéniosité, le sens du commerce des Hébreux d'abord, des Juifs ensuite.

Mais les deux formulations : « ce que les juifs ont apporté aux nations » ou son équivalence « la dette des nations vis-à-vis des juifs », est-ce à nous de le dire, de le narrer ou ne serait-ce pas au contraire aux nations, aux femmes et aux hommes de bonne volonté, qui savent ce que l'histoire du monde, l'histoire humaine, doit à ce petit peuple ? Cioran écrit, dans *La tentation d'exister*, une petite phrase qui en dit plus long que tant de traités de théologie sur le peuple juif : « N'est-il pas le premier à avoir colonisé le ciel, et à y avoir placé son dieu ? Aussi impatient de créer des mythes que de les détruire, il s'est forgé une religion dont il se réclame, dont il rougit... [...] Avec autant d'ennemis n'importe qui, à sa place, eût déposé les armes ; mais lui, inapte aux douleurs du désespoir, passant outre à sa

fatigue millénaire, aux conclusions que lui impose son sort, il vit dans le délire de l'attente, tout décidé à ne pas tirer d'enseignement de ses humiliations, ni à en déduire une règle de modestie, un principe d'anonymat¹. » Aux deux premières formulations, une troisième leur est indissociable, à savoir l'influence de chaque grande nation, de chaque grande culture sur la culture et l'héritage juifs.

En marge de mon dialogue avec mon ami le rabbin Mikaël Journo, *Ce que le judaïsme a apporté à l'humanité*, j'ai proposé à Marc Knobel, avec qui je partage en particulier l'amour de l'Inde, ces essais sur le dialogue de la pensée juive avec quelques cultures d'Asie, de l'Inde à la Corée en passant par le peuple du Tibet.

On connaît la réplique de Voltaire, peut-être apocryphe, au roi de Prusse Frédéric II, lui demandant une preuve de l'existence de Dieu : « Sire, les Juifs ! ». Lennui est que seuls les juifs (ou presque) s'en réclament. Pourtant, entre Voltaire et Rousseau, le philosémite était le second.

Au XX^e siècle, d'un bout à l'autre du monde, de petits pays au destin tra-

1. *La tentation d'exister*, Gallimard, « Tel », p. 70.

gique, comme d'immenses pays, ont proclamé soit une ressemblance, soit une proximité géopolitique tant avec les juifs qu'avec l'Etat d'Israël, pourtant si honni par d'autres. Ainsi les juifs sont-ils vus à plusieurs niveaux comme une sorte de paradigme, voire de catalyseur, et le sont-ils devenus pour les Coréens du Sud, les Tibétains, les Cambodgiens, mais également, aussi paradoxalement que cela en a l'air, pour l'Inde. Parmi les pays d'Afrique Noire, par-delà ceux qui sont ouvertement antisionistes, se trouvent des pays où des communautés ouvertement philosémites, ou qui voient dans l'histoire juive des éléments de comparaison, comme chez les Tutsis. Scholastique Mukasonga, Rithy Panh, ont eu recours aux grands textes écrits par des écrivains tels que Primo Levi, Elie Wiesel...

Aux Etats-Unis comme au Japon ou en Corée, on ne compte plus les chrétiens évangéliques qui prônent le sionisme et le philosémitisme, dans une vision naturellement christique de la parousie. On voit donc combien de pays de par le monde sont imprégnés de l'expérience ou de l'épreuve juive de la survie, du retour sur la terre ancestrale après deux mille ans d'histoire sanglante.

Tout cela ne dit encore rien de la dette ou disons de l'apport « juif » sur les plans moraux, spirituels, philosophiques, artistiques, scientifiques, que des millions d'êtres humains ont reçu sans même le savoir. En sens inverse, les

juifs ont emprunté des éléments culturels importants, dans chacun des pays où ils se sont crus, à tort, installés, ou ceux où ils se savaient en exil. Ce qu'ils ont fait fructifier avec leur génie propre et à quoi ils ont conféré bien souvent une valeur universelle. La fabrication du chocolat, ce sont des juifs chassés d'Espagne et parvenus à Bayonne qui l'ont apportée avec eux. Et le philosophe le plus célèbre des Pays-Bas n'est-il pas encore un juif portugais, Baruch Spinoza ?

Cette question de la dette des nations envers les juifs est naturellement réciproque, ce qui est normal. Mais ce qu'un aussi petit peuple a pu apporter au plus grand nombre d'humains depuis au moins deux mille ans vaut la peine d'être analysé un peu en profondeur.

J'évoquerai ici en particulier les liens réels ou rêvés, mais attestés, entre les juifs et les bouddhistes tibétains sous la houlette du dalaï-lama, entre les courants mystiques et cabalistes et l'hindouisme des Upanishad² et le lien le plus surprenant, le dialogue existant depuis les années 1950-1960 entre les Coréens du Sud et l'Etat d'Israël, et donc les juifs.

Manès Sperber (1905-1984), éminent intellectuel et écrivain juif exilé d'Autriche en France dès 1936, a écrit dans un texte court mais ô combien saisissant, ces lignes : « La perte du Temple, et avec elle la disparition de la prêtrise,

2. Les Upanishad (étymologiquement : « venir s'asseoir respectueusement aux pieds du maître ») constituent la base canonique du Vedânta, c'est-à-dire la fin ou la conclusion des Veda (le mot sanskrit signifie vision ou connaissance), le canon le plus saint de l'hindouisme. Les Upanishad sont donc le recueil des grands initiateurs (Rishi) de la tradition védique. Les Upanishad sont au Veda ce que la Guemara est au Talmud.

a apporté une contribution décisive non seulement à la pérennité du peuple juif, mais à sa foi et à tout ce qui pouvait mériter d'être conservé en elle. *Le judaïsme a été sauvé parce qu'il n'était désormais lié à aucun lieu³ et à aucune institution, alors qu'il n'était plus attaché à rien qui pût être perdu.* [...] Ce ne sont pas les prêtres, mais les prophètes, qui proclamèrent, fût-ce au péril de leur vie, la vérité du judaïsme et qui fondèrent ces espoirs grâce auxquels les juifs, bien que constamment battus, sont toujours restés invaincus⁴. »

Pour ma part, ces lignes sont considérables dans leur implication théologique, politique, historique. Sperber dit ici mieux que tant de rabbins, d'intellectuels, d'historiens, l'unicité du judaïsme, cette unicité inséparable de l'exil, et qui justement parle au monde.

En terminant ce trop court prologue, je dirai qu'à l'époque moderne, les juifs furent les premiers à se réformer dans la mouvance née des Lumières juives nommées *Haskala*, que le philosophe Moses Mendelssohn, l'ami de Kant, initia en Allemagne. À la fin du XIX^e siècle, Samuel Holdheim institua la *Jüdische Reform-Genossenschaft* (Unions juives réformées) qui vit le jour à Francfort et Berlin. Puis advint l'étude scientifique du judaïsme (*Wissenschaft des Judentums*), dont le philosophe Franz Rosenzweig (1886-1929) fut l'un des piliers, au lendemain de la Première Guerre mondiale jusqu'à sa mort pré-

maturée, à l'âge de quarante-trois ans. C'est aussi dans le judaïsme que l'on vit les premières femmes « ordonnées » rabbins.

Mais c'est encore sur une autre problématique que les juifs ont apporté au monde des spiritualités et des religions un élément nouveau, qui suivit et dépassa la mort de Dieu prônée par Nietzsche, je veux dire l'anathéisme⁵ ou l'anathéologie. Certes, c'est Jean-Luc Marion qui forgea ces deux mots avec le *a* privatif ou le *ana* – qui signifie en grec ancien : second ou vers le haut.

Le saisissant poète, trop oublié de nos jours, Benjamin Fondane (1898-1944), assassiné dans les chambres à gaz de Birkenau avec sa sœur, qu'il n'a pas voulu abandonner, écrit dans un texte de 1936 une chose énorme :

« Si le Juif, seul dans l'antiquité, a témoigné de la présence effective de Dieu, du moins pourrait-il, dans le monde moderne, et contre le monde moderne, être le seul à témoigner, avec la même angoisse, de l'*absence de Dieu*.⁶ »

Faisons attention au syntagme : l'absence de Dieu. Il ne s'agit pas ici d'athéisme pur et simple. Être le témoin de l'absence de Dieu n'est pas être un simple athée. Non plus dire la simple disparition de Dieu mais attester d'une manière contradictoire, paradoxale, sa présence effective en tant qu'absence.

3. Cette haute idée de Sperber doit être nuancée. En effet, pour les juifs religieux, on sait la place qu'occupe le *kotel*, le mur occidental, dernier vestige du Temple, et puis pour beaucoup de juifs de toute tendance, **Jérusalem occupe une place à part dans la mythologie autant que dans la mystique juives**.

4. Être Juif, Paris, Odile Jacob, 1994, p. 18.

5. Jean-Luc Marion, qui a forgé le terme, le décompose en *a* (*an* devant une voyelle) privatif comme dans athéisme, et *ana* qui signifie second, nouveau, ainsi l'anathéisme serait un nouveau théisme.

Pour le dire autrement, je pense à l'attachement d'Elie Wiesel à ce Dieu muet, dont parle déjà le Talmud par la bouche de Rabbi Ismaël, qui s'écria : « *Mi kamokha baélim adoshem, al tikra élim ki im ilémim ki roé beelbon banav veshotek* (Qui est comme toi parmi les dieux ? Qui donc est aussi muet que toi – puisque tu vois l'humiliation de tes enfants et tu te tais ?) ».

D'éminents penseurs, écrivains, philosophes juifs en ont suffisamment parlé, ainsi Martin Buber avec son *Éclipse de Dieu*, Hans Jonas dans *Le Concept de Dieu après Auschwitz*, ou Emmanuel Levinas dans de nombreux textes, parmi beaucoup d'autres. Ce témoignage de l'absence de tout divin est donc un moment capital de l'apport juif à l'anathéisme, à l'anathéologie. Jamais un peuple dont la fonction même fut une fonction spirituelle et religieuse, voire sacerdotale, n'aura témoigné dans sa majorité incontestée de ce qui est pour certains l'absence ou le silence de Dieu. Hans Jonas approfondit l'idée selon laquelle Dieu « s'est dépouillé de sa divinité » après la Shoah. Pour sa part, George Steiner a écrit quelque chose que l'on peut qualifier d'abyssal, où il paradigmatisé et en somme synthétisé des milliers de pages sur la question sans fin en quelques lignes :

« Le peuple juif [...] peut être vu comme étant mort pour Dieu, comme ayant pris sur lui l'inconcevable culpabilité de l'indifférence ou de l'absence

ou de l'impuissance de Dieu⁷. »

C'est donc directement sur la problématique de l'anathéisme, de l'athéologie que les juifs, plus que tout autre peuple, que toute autre communauté religieuse, ont inventé un nouveau rapport à l'absence de dieu, une nouvelle attitude face à l'impuissance hurlante de tout divin.

Être le témoin premier ou ultime de l'absence de Dieu (que l'on s'évertue à écrire encore avec une majuscule !), équivaut non à témoigner de dieu mais de l'impossibilité que tout soit vain. Autrement dit, ce serait les Juifs ou les Hébreux, non les Grecs, qui ont inventé le Transcendant, l'au-delà de l'Être, dont Platon et Socrate ont parlé avec tant d'éloquence. Mais les Juifs ont pensé sans doute les premiers avec une telle certitude non théologique le Tout-Autre, le « Dieu qui vient à l'idée » dont parlait Levinas dans sa dernière décennie, le Saint, bénit soit-Il. Qui donc avant Paul Celan avait nommé ce dieu-là Personne ? « Loué sois-Tu Personne⁸ ! »

C'est Levinas qui a sans doute été le plus loin, lorsqu'il répondit à Françoise Verny sur l'essence du judaïsme avec cette concision frappante : « Dans la pensée juive on ne commence pas par dire ce qu'est Dieu, mais comment doit faire l'homme pour que ce mot ait un sens⁹. »

6. *Devant l'histoire*, Paris, éditions de l'Eclat, 2019, p. 197.

7. Cf. « La Longue vie de la métaphore : Une approche de la Shoah », traduction de Marie Moscovici, in « La folie de l'histoire », *L'Ecrit du temps* 14/15, Paris, éd. de Minuit, 1987, p. 33.

8. Niemandsrose, *La Rose de personne*, Psalm [Psaume], Paul Celan, *Choix de poèmes*, trad. De l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Gallimard, folio.

9. France Culture, 14 novembre 1976.

CHAPITRE

2

QUE DIT L'HISTOIRE ?

Comment définir le peuple ou, plus précisément, les peuples qui constituent le monde juif, la nation juive ? Amos Oz, dans son livre-testament *Chers fanatiques*¹⁰, en a donné l'une des définitions les plus puissantes, irréfragables aurait dit Levinas, qu'il est bon de lire en cette époque de la Covid 19, en l'an de disgrâce 2020, où l'on se rappellera sans doute dans les temps à venir que les librairies sont restées fermées plusieurs mois, comme n'étant pas des commerces « de première nécessité » : « La nation juive existe sans aucun doute, mais elle se distingue de la plupart des autres en ce que son principe vital ne se transmet pas forcément par les gènes ou les victoires militaires, mais par les livres. »

Plus qu'une religion donc, le judaïsme est porteur d'une culture, d'une tradition, au même titre que l'hindouisme, religion nationale de l'Inde, que le bouddhisme, religion (ou tradition spirituelle) nationale de plusieurs pays d'Asie. Mais le judaïsme, qui est la religion d'un peuple, porte en soi un message pour toute l'humanité, contrairement à l'hindouisme, par exemple, mais au même titre que le bouddhisme ou le christianisme. Pourtant, une différence fondamentale existe entre ces trois dernières religions,

incluant la voie médiane prônée par Gauthama Siddharta, dit le Bouddha, l'Eveillé, au rang des religions (qu'il est devenu sans doute à son corps défendant et malgré l'enseignement du Bouddha). La différence est que le judaïsme est la religion, la Torah, la règle de vie d'un peuple particulier, mais qui, au-delà de sa particularité, porte un message universel. L'hindouisme (*Sanatana Dharma* en sanskrit, signifiant loi cosmique, tradition primordiale) n'avait pas la vocation du judaïsme ni du christianisme de transmettre à l'humanité la Loi du Dieu unique. Tout en disant cela, on peut partager ce que Malraux, l'agnostic d'une vaste culture catholique, disait voici près d'un demi-siècle, et qui n'a rien perdu de sa puissance intellectuelle :

« Que signifie le monde et quel est le sens de la vie ? Il est certain que la pensée occidentale la plus forte a été capable de conquérir le monde, mais elle n'a pas été capable de lui donner son sens. [...] Alors, quand vous me dites «Quelle est à vos yeux la valeur de l'Inde ?», je vous répondrai : il ne s'agit pas tellement d'une valeur. Il s'agit de ce que l'Inde, par l'application de sa pensée à un domaine unique, à savoir : «Quel est le sens du monde ?», est le pôle op-

10. Traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen, Paris, Gallimard, 2008, p. 45.

posé au nôtre et nous donne une conscience extraordinairement forte de ce que nous sommes, conscience que rien d'autre ne nous donne au même point. Autrement dit, elle est l'autre pôle de notre vie¹¹. »

Ayant dit cela, nous voulons redire que le judaïsme est avec l'hindouisme la religion-mère de l'Humanité, si l'on excepte le chamanisme, religion première indiscutablement. En effet, d'elles deux sont sorties entre -600 et +600 toutes les religions majeures, fondées sur un livre, qu'il soit les Véadas ou la Torah, la Bible. D'une part, le bouddhisme, le jaïnisme, le sikhisme, d'autre part le christianisme et l'islam. Mais contrairement à l'hindouisme, qui est à la fois une religion de castes et d'une grande unité de race, le judaïsme, qui s'est constitué à partir d'un petit groupe sémitique distinct des grandes ethnies, a composé (ou reçu) un texte universel qui parlait de l'Humanité en général, avant de devenir le livre du peuple juif, de la Création du monde et de l'Humain, « Homme et femme il les créa », et non d'une cosmogonie immense et infinie mais immédiatement hindoue.

Il en va tout autrement du confucianisme ou du taoïsme, qui ne se conçoivent pas comme des religions « révélées », même si elles se fondent aussi sur un livre, et n'ont pas non plus suscité de vastes spiritualités qui ont essaimé dans le monde de façon phénoménale. Ces écoles de sagesse n'ont en fait jamais vraiment

cherché à faire des adeptes dans d'autres pays que la Chine ou chez ses voisins immédiats et ne prônent pas non plus une transcendance.

C'est bien une immense tâche que de traiter, après tant d'autres spécialistes et historiens juifs et non-juifs, de l'expansion de la culture juive dans le monde.

Avant d'entrer vraiment dans le sujet, je voudrais citer cinq noms essentiels pour bien comprendre de quoi nous parlons : Abraham, Jésus, Marx, Freud, Einstein ! Je pourrais ajouter Moïse. Chacun de ces hommes représente un absolu. Trois sont nés au Moyen-Orient, entre l'Égypte et le territoire actuel que se partagent Israël et la Palestine, et trois sont nés entre la Tchéquie, le duché du Bas-Rhin et l'Allemagne et ils avaient tous les trois l'allemand en partage. Ce qu'ils ont de commun ? Ils sont tous juifs et tous ont marqué à jamais le destin du monde, de manière indélébile. Abraham est certes le fondateur du peuple hébreu et le père des croyants, le peuple juif, mais il est aussi le Patriarche dont se réclament 2,10 milliards de chrétiens, 1,28 milliard de musulmans. Plus de la moitié des vivants, que l'on estime à 6,67 milliards d'êtres humains, se réclament d'Abraham. Jésus de Nazareth, considéré comme le Messie par les chrétiens, est vénéré comme le Fils de Dieu par 2 milliards d'êtres humains. Marx, Freud et Einstein, ont bouleversé l'évolution de l'histoire et du monde, comme très peu d'êtres humains ont pu le faire depuis le XIX^e siècle, au

¹¹. « Spécial André Malraux – Cinq mille ans de civilisation indienne », émission de Philippe Halphen, O.R.T.F., 1973, INA., script intégral inédit.

même niveau. Marx apporta avec lui la révolution socialiste. Freud inventa la psychanalyse et enfin Einstein, avec la découverte de la Relativité restreinte et relative, fit basculer la physique moderne dans une autre ère : l'espace n'avait plus trois dimensions seulement, comme des générations de physiciens le pensèrent : il en avait quatre, la quatrième dimension étant le temps.

Trois de ces six personnages ont tenté rien moins que de changer le cours du monde : Moïse au mont Sinaï, Jésus avec le Sermon sur la montagne et Marx avec la révolution prolétarienne. Freud et Einstein révolutionnèrent notre rapport au monde. George Steiner manifesta toute sa vie une fascination sans fin pour cette étrange réalité politico-religieuse. Il écrivit des pages habitées par cette question irréductible à nulle autre, infracassable. S'il fallait trouver une seule raison à l'antisémitisme absurde de millions de personnes et de quelques grands criminels paranoïaques, ce serait celle-là et l'on comprend pourquoi George Steiner avait une certaine angoisse à propos

de cette question-là. Pourquoi furent-ils tous juifs ?

« Trois fois le judaïsme a confronté l'homme occidental aux demandes impitoyables et exorbitantes de l'idéal. Trois fois – dans son invention du monothéisme, dans le message de l'extrémiste Jésus, dans le marxisme et le socialisme messianique – Israël a exigé d'hommes et de femmes ordinaires plus que ce que la nature humaine est disposée à donner ; plus, peut-être, qu'elle n'est organiquement et psychiquement capable de donner¹². »

Indubitablement, voyons-nous ici l'universalité de ces trois messages « juifs », qui ont largement dépassé les frontières de l'Occident devenu d'une manière ou d'une autre chrétien, pour toucher le monde entier.

Comment un aussi petit peuple a-t-il réussi à façonner une culture immense, celle d'un continent et, par-delà, celle de l'Occident tout entier, est ce que je vais tenter de montrer.

12. *La longue vie de la métaphore. Une approche de la Shoah*, traduit par Martine Moscovici, in George Steiner Œuvres, éd. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, « Quarto », 2013, pp. 455-473.

Les Juifs dans la modernité

Le sujet est si immense que l'on ne sait par où commencer. C'est à Vienne que la culture juive connut son apogée, plus de trente ans avant la montée en puissance du nazisme et l'émigration du fleuron de cette société vers les Etats-Unis et vers la Palestine au mitan des années 1930. Puis commença la tragédie sans nom que l'on appelle Holocauste, Shoah ou *Hurban* en yiddish.

Dans *Par-delà le bien et le mal*, Nietzsche, qui fut à la fois antisémite et anti-chrétien, a pu écrire :

« Ce que l'Europe doit aux Juifs ? Beaucoup de choses, bonnes et mauvaises, et surtout ceci, qui appartient au meilleur et au pire : le grand style dans la morale, l'horreur et la majesté des exigences infinies, tout le romantisme sublime des problèmes moraux, et par conséquent ce qu'il y a de plus séduisant, de plus capiteux et de plus exquis dans ces jeux de lumière et ces invitations à la vie, au reflet desquels le ciel de notre civilisation européenne, son ciel vespéral, rougeoie aujourd'hui, peut-être de son ultime éclat. Nous qui assistons en artistes et en philosophes à ce spectacle, nous en sommes reconnaissants aux Juifs. »

A la fin du XIX^e siècle, une erreur judiciaire va toucher un capitaine juif, Alfred Dreyfus, et va incendier la France durant 15 ans, jusqu'à la réhabilitation

de celui-ci. Devant cette Affaire qui créa presque une guerre civile, un journaliste juif autrichien, Theodor Herzl, proclamera à la face du monde l'urgence de créer un Foyer national juif en Palestine.

Le génie juif s'est incarné durant les deux derniers siècles, pour une grande partie, dans les pays de langue allemande : Tchécoslovaquie, Autriche, Allemagne. En France, en Angleterre, en Hongrie, en Pologne, mais également en Suisse et en Russie, quantité de juifs apportèrent tant à la culture européenne.

Dans le domaine de la pensée et de la philosophie, les juifs n'ont pas été en reste depuis Husserl et Bergson jusqu'à Hannah Arendt et Levinas.

Quel acheminement vers la futurition, depuis Hermann Cohen jusqu'à Levinas¹³, dans la philosophie juive de la fin du XIX^e et du XX^e siècle ? Arrêtons-nous particulièrement sur le premier d'entre eux, Hermann Cohen (1842-1918). Rosenzweig lui-même fut frappé par son caractère de prophète. Sur le fond de sa pensée et de son retour aux sources du judaïsme, Cohen enseigna à « ne jamais céder aux prophéties négatives du nihilisme ». Si, en tant que maître à penser de la symbiose judéo-allemande, Cohen s'est tragiquement trompé, dans *La religion de la raison tirée des sources du judaïsme*, en revanche, il renouvelle la philosophie juive à partir d'un retour à la parole de la Torah doublée d'une critique autant philosophique que théo-

¹³. Rappelons ici les ouvrages de Sophie Nordmann, *Essai sur la philosophie religieuse de H. Cohen* (Vrin, 2007) et *Philosophie et judaïsme : H. Cohen, F. Rosenzweig, E. Levinas* (Presses Universitaires de France, 2008 et 2011).

logique de Spinoza (1632-1677) et de son *Traité théologico-politique*. Cohen y démontre l'idée de « corrélation avec Dieu », notion essentielle de son livre, à partir de laquelle il aboutira à la conclusion que cette corrélation s'incarne dans la réciprocité. Rosenzweig marquera la fin de la philosophie classique « d'Ionie à Iéna », en posant les fondements d'une « Nouvelle pensée » (*das neue Denken*) dont Nietzsche fut l'un des précurseurs, et qu'il enracine dans les trois temps de la corrélation Dieu-Homme : Création, Révélation, Rédemption. Déjà Buber et Scholem insistaient sur l'aspect corrélatif de l'idée du « retour » d'Israël (paradigme de celle de tous les humains) qui est « réponse ». La question du politique, certes toujours vive chez les penseurs juifs allemands, prendra une importance extrême à la génération de Scholem, Benjamin, Buber, Bloch, à laquelle se posa la question de l'*alya*, la « montée » en Palestine, ou tout simplement de l'exil.

Ce qui nous frappe, un siècle plus tard, en ce début du XXI^e siècle, ce sont les convergences, comme certaines divergences, parfois saisissantes, entre Cohen et Bloch avec Levinas, Benjamin et Scholem, avec entre eux la figure déjà mythique de Kafka, ou encore entre Strauss et Rosenzweig. Tous ces maîtres dialoguant avec Platon, Aristote, Maïmonide, Spinoza, et bien sûr Hegel et Kant. Dans son œuvre, Bloch développe son *Prinzip Hoffnung* (*Le principe espérance*) dans un dialogue ininterrompu avec Hegel et Kant. Dans ce débat, où le philosophe

marxiste qui n'oublie jamais sa judéité, après Rosenzweig et dans la contemporanéité de Levinas, introduit l'eschatologie dans le débat philosophique, c'est Kant qui semble d'abord gagner, car sa pensée ouvre « un chemin où l'espérance humaine ne se résorbe pas dans l'objectivité du monde », comme l'écrit le philosophe français Pierre Bouretz dans son magnifique ouvrage *Témoins du futur. Philosophie et messianisme*¹⁴. Mais un reproche perdure à l'encontre de Kant, qu'aucune effraction messianique n'ait surgi de son esprit génial, incapable pourtant de répondre à l'abyssale béance de la Création et de l'humanité, qui gémissent vers leur délivrance. Autant dire l'incroyable confrontation de la pensée juive et de la philosophie « d'Ionie à Iéna ».

Depuis Maïmonide, jamais les penseurs et philosophes juifs – de Cohen à Levinas – n'étaient parvenus à cette excellence de la dialectique et de la métaphysique, rivalisant ainsi, après vingt-cinq siècles, avec le génie spéculatif d'Occident, apportant un langage neuf à la philosophie dont le souffle inimitable est justement d'être dans cette promesse d'avenir. Aux trois questions premières de Kant : « Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Qu'est-il permis d'espérer ? », ces penseurs juifs majeurs de la modernité, tous « témoins du futur », parce qu'ils ont vu et vécu ce que les autres philosophes n'ont sans doute ni vu ni vécu de la même façon, ont répondu par leur œuvre. Chacune de ces voix est porteuse d'un irréductible espoir en l'humain – en l'homme « comme

¹⁴. Paris, Gallimard, 2003, p. 587.

s'il n'y avait pas de Dieu sur qui compter¹⁵. »

Tous ces philosophes, comme l'écrit Robert Redeker, « dans la tourmente des sombres temps, et à leur insu, [...] ont été l'Europe maintenue, l'Europe à son plus haut niveau spirituel. On peut même dire qu'à travers eux (...) la culture européenne s'est sauvée aussi bien du naufrage (les totalitarismes) que de la pétrification¹⁶. »

La survie n'est pas sans interroger maints pays d'Asie ou d'ailleurs, de la Corée du sud à l'Arménie, du dalaï-lama, ambassadeur de la tragédie tibétaine, dont le pays est occupé depuis 1959 par la Chine et dont la culture religieuse est menacée de mort, aux rescapés des génocides khmer ou rwandais. Lorsque le pape Jean Paul II accomplit son premier périple coréen, un grand quotidien du pays comparait, dans son éditorial inaugurant la visite papale, le destin tragique de la Corée au destin d'Israël, c'est-à-dire à celui des juifs. Plus récemment, par un curieux paradoxe, l'un des plus puissants pays du monde, l'Inde, par la voix de son Premier ministre Atal Bihari Vajpayee, lors de la première visite officielle d'un chef de gouvernement israélien, Ariel Sharon, en 2003, faisait remarquer les liens et les menaces communes pesant sur l'un et sur l'autre peuple du fait du danger du terrorisme islamique... Lors des deux rencontres au sommet Modi-Netanyahu en 2017 sur la terre d'Israël et en 2018, en Inde, des discussions similaires ont sans nul doute

été au programme. Ainsi, l'immense Inde et le minuscule Etat juif auraient plus d'une proximité et pas seulement à travers un ennemi commun. N'oublions pas que les deux religions-mères de l'humanité sont l'hindouisme et le judaïsme.

L'une des voix non juives qui a dit avec le plus de force la responsabilité du peuple juif est Jean Paul II. On peut rappeler ici ses paroles prononcées le 14 juin 1987 à Varsovie aux représentants de la communauté juive, tant je pense que chaque juif, chaque juive, et au-delà toute femme ou tout homme de conscience, peut comprendre leur force. À travers les membres de cette délégation juive de Varsovie, Karol Wojtyła voyait les survivants de ce qui fut sans doute la plus grande communauté juive au monde, avec trois millions d'êtres.

« Je pense que la nation d'Israël aujourd'hui, peut-être plus que jamais auparavant, se trouve au centre de l'attention des nations de ce monde. À travers elle, vous êtes devenus une grande voix de mise en garde pour toute l'humanité, toutes les nations, toutes les puissances de ce monde, tous les systèmes et chaque homme. Plus que quiconque vous êtes précisément devenus cette mise en garde salvatrice. Et je pense que de cette façon vous faites progresser votre vocation particulière, vous vous révélez encore les héritiers de cette élection à laquelle Dieu est fidèle. C'est votre mission dans le monde

15. Levinas in *Les Imprévus de l'histoire*, 1994, Paris, LGF, « biblio essais », 2007, p. 161.

16. « Judaïsme et philosophie », *Les Temps modernes*, Gallimard, 2004/1, n° 626 | pages 234 à 252.

contemporain devant les peuples et toutes les nations et toute l'humanité. »

Ces propos sont tout à fait saisissants et je me demande si Levinas, qui avait une profonde admiration pour le pape polonais, les connaissait. Que peut signifier aujourd'hui, comme il y a vingt-cinq ans, ces propos dans la Chine communo-capitaliste, dans la Russie poutinienne, comme dans tant d'autres pays, notamment en islam ? La vraie question est celle-ci : À quoi notre responsabilité est-elle subordonnée finalement ? À nos trois héritages spirituel, culturel, moral. Non pas à l'un des trois mais aux trois confondus.

Combien de juifs n'ont-ils pas maintenu au XX^e siècle ce que l'Europe avait de plus grand, de plus noble ? En ce premier tiers du XXI^e siècle, il y a encore une révélation juive pour le monde pas seulement biblique, messianique, dont l'un des noms possibles est envers et

contre tout : la responsabilité pour la vie, *Hayim*.

Nous voulons affirmer, dans l'esprit d'Amos Oz, que la révélation ou, disons plus simplement, l'apport des juifs à la culture humaine, est basée sur trois éléments fondateurs :

- D'abord, sur la primauté absolue de la vie, même durant les guerres, les tragédies, car le martyre, s'il peut devenir une réalité pour certaines femmes et certains hommes héroïques, et pour les millions de ceux qui n'ont pas le choix, n'est pas la finalité suprême de l'être juif, de l'être humain ;
- Ensuite, sur la valeur capitale de l'étude en toute circonstance ;
- Enfin, sur la force de l'esprit, qui a toujours poussé les juifs à rebâtir sur la cendre.

CHAPITRE 3 LE JUDAÏSME EN DIALOGUE AVEC L'INDE ET L'ASIE

Les Juifs en Chine

Pour aborder cette question, il importe déjà de souligner que ni en Inde ni en Chine les juifs ne furent en butte à l'antisémitisme, disons plus largement à une quelconque xénophobie, à une quelconque méfiance, contrairement aux chrétiens et d'abord aux missionnaires catholiques, qui arrivaient dans ces lointains pays pour convertir et évangéliser les foules. Si ni les Chinois ni les Indiens ne repoussèrent les juifs, c'est aussi qu'il n'y avait aucune rivalité possible entre les adeptes du confucianisme ou du taoïsme, d'une part, ou des hindous et des bouddhistes d'autre part, avec les tenants d'un si petit peuple, gardien de la Torah de Moïse et du Talmud. Il faut croire que ni les hindous ni les confucianistes n'étaient atteints d'une sorte de schizophrénie qui est de se croire appelé à une mission totalisante, donc totalitaire, consistant à convertir de gré ou de force tous ceux qui nous sont extérieurs.

Je voudrais ouvrir ces recherches avec une pensée très haute du philosophe et scientifique Marc Halévy, dans son ouvrage *Pensée hébraïque*. Il y écrit ceci :

« La pensée hébraïque est une métaphysique du Devenir. Comme

celle d'Héraclite d'Éphèse, comme celle de Lao Tseu, comme celle de Nietzsche, comme celle de Bergson, comme celle de Teilhard de Chardin. En tant que telle, elle s'oppose à toutes les métaphysiques de l'Être, c'est-à-dire à toutes ces métaphysiques qui font du temps le réceptacle des « accidents », sans lui reconnaître aucune prééminence ontologique. La pensée hébraïque s'élabore, ainsi, contre Platon et Aristote (donc contre la pensée chrétienne qui leur doit tout). Elle affirme la pertinence absolue du Devenir contre l'impertinence absolue de l'Être¹⁷. »

L'un des plus anciens témoignages de la présence des juifs en Chine est celui d'une archive commerciale de 718 de l'ère commune (dynastie Tang), mais c'est autour de la synagogue de K'ai-Feng (ou Kai-feng), construite en 1163 sous la dynastie Song, que les témoignages essentiels des Jésuites nous sont parvenus. Un peu avant pourtant, Marco Polo et Ibn Battuta attestèrent la présence d'une communauté juive à Pékin sous la dynastie mongole des Yuan. Mais leurs témoignages divergent de celui des jésuites du XVIII^e siècle sur le fait que les juifs de Pékin auraient « été assimilés au point de presque tout oublier de leurs

^{17.} Ed. Dangles, collection « Horizons ésotériques », 2009, p. 116.

rites, de leurs livres sacrés et de la langue hébraïque¹⁸. »

Si les juifs de K'ai-Feng ne maîtrisent plus ou mal l'hébreu, ils sont encore fidèles aux trois prières quotidiennes, ainsi qu'aux règles de la *cacherout*, du *Shabbat*, de Kippour et des autres solemnités, relatent dans leurs témoignages les deux pères jésuites Jean Domenge et Giampaolo Gozani. Ils ont rapporté dans leurs lettres que la communauté de K'ai-Feng était florissante en ce début du XVIII^e siècle et que leurs rites seuls les distinguaient des Chinois, sinon ils vivaient comme eux¹⁹. Muriel Détrie décrit, quant à elle, la rencontre de 1605 entre le grand jésuite Matteo Ricci et « le mandarin Ai Tian, juif de Kaifeng. [...] Ainsi, Ai Tian arriva à l'église des Jésuites à Pékin, supposant qu'il s'agissait d'une synagogue, et se présenta au père Ricci, croyant se trouver en présence d'un rabbin européen. Ricci se rendit le premier à l'évidence : il reconnut qu'il avait devant lui un juif chinois et informa Ai Tian que lui-même n'était pas juif mais chrétien, ce qui ne fut pas sans poser quelques problèmes de compréhension à son visiteur de Kaifeng »²⁰ (op. cit. p. 1445). Il n'en demeure pas moins que le récit est troublant, nous montrant un Ai Tian totalement ignorant, à première vue, de la culture chrétienne pour avoir pu croire qu'une église sous le signe de la croix, présente partout sur ses murs, pouvait être une synagogue.

Après la destruction de la première sy-

nagogue de K'ai-Feng en 1461, due aux crues du fleuve jaune, la communauté ayant perdu ses *sifrei Torah* (rouleaux de la Torah), en acquit de nouveaux auprès des juifs de Ningpo.

L'expulsion des jésuites décidée par les gouvernants mandchous (dynastie Qing, 1644-1911) semble être le moment marquant le début de la désintégration des communautés juives de Chine et leur intégration ou assimilation définitive avant le renouveau apporté d'une part par les tragédies du XX^e siècle, et d'autre part par l'expansion économique fulgurante que connut la Chine post-Mao sous Deng Xiaoping, celui qui fit aussi tirer sur les étudiants de Tian An-Men en 1989. Les historiens font remonter à 1810 environ la mort du dernier rabbin de K'ai-Feng. Il fallut attendre le début du siècle dernier pour que les juifs installés à Shanghai se constituent en une Association pour sauver les juifs de Chine ». Depuis les années 1980-1990, toutes les mégapoles chinoises ont une, voire deux communautés juives composées pour une grande partie de femmes et d'hommes d'affaire, d'informaticiens mais aussi de scientifiques, en provenance des Etats-Unis, d'Europe, dont un certain nombre de juifs séfarades français, et d'Israël. Des centres loubavitch existent aussi à Hong-Kong, Shanghai, Pékin, et naturellement à Taïwan, dans ce fleuron d'une Chine démocratique, que Xi Jinping rêve, mais seul au monde, de rattacher à l'empire du milieu.

18. Cf. Muriel Détrie, « Chine » in *La Bible dans les littératures du monde*, dir. Sylvie Parizet, vol. 1, Paris, Cerf, 2016, pp. 544-552.

19. Cf. *Histoire des Juifs* sous la direction de Pierre Savy, Paris, Puf 2020, pp. 313-320.

20. Cf. Article « Chine » par F. Kreissler, *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Geoffrey Wigoder (directeur), et Sylvie Anne Golberg (édition française), Paris, Cerf, 1993, pp. 1443-1451.

Si au XVIII^e siècle, les Jésuites ont pu remarquer « qu'il était possible de conserver ou d'adopter les "rites chinois" sans que d'autres "Rituels" soient progressivement détournés ou désaffectés » (*Histoire des juifs*, p. 316), la question n'a plus cours aujourd'hui où les juifs pratiquants sont profondément attachés à leurs traditions. Depuis sans doute trois siècles, voire davantage, à de très rares exceptions près, les Bibles traduites en mandarin sont des Bibles chrétiennes. N'étant pas nés dans une civilisation, une culture, portées par la transcendance de type religieuse, les intellectuels, les écrivains et philosophes chinois peuvent avoir du mal – sauf celles et ceux formés aux religions occidentales – à véritablement comprendre l'enjeu et la portée théologiques autant qu'historiques de ce qui

sépare le judaïsme du christianisme en général. À ceci près que jamais les juifs, même les religieux, n'ont cherché d'aucune manière à convertir qui que ce soit. Cela reste une différence fondamentale.

Ce qui relie sur les plans historique, politique et, d'une façon ou d'une autre, spirituelle, les juifs et l'État d'Israël à l'Inde ou à la Corée et au peuple tibétain en exil, marque bien la différence absolue (sauf dans le champ économique) entre eux et les Chinois. Dans la Chine communiste et répressive d'aujourd'hui, ce sont d'abord les Tibétains et les Ouïghours qui peuvent se sentir proches du destin juif, sous les modes de la survie, de la résistance à l'oppression... et les intellectuels.

Quand Bouddhisme et Judaïsme dialoguent

Dans *Au loin la liberté*²¹, le dalaï-lama raconta sa rencontre avec un rabbin néerlandais : « Les difficultés mêmes du langage rendirent l'expérience particulièrement émouvante. C'est à peine si nous échangeâmes quelques mots. Mais ceux-ci étaient superflus : je pleurai rien qu'à voir dans ses yeux la souffrance de son peuple. »

Il y aurait bien une proximité, disons une similarité signifiante entre la Shoah et le quasi-génocide depuis cinquante ans du peuple tibétain par l'envahisseur chinois. En cette ère de dialogue entre les religions, le dialogue entre juifs et bouddhistes est particulièrement fécond aux Etats-Unis. Mais il en cache un autre, fondamental, que j'appelle de mes vœux, le dialogue entre les deux religions-mères de l'humanité²² : l'Inde et le peuple juif, hindouisme et judaïsme, « dialogue racine contre racine » comme aurait dit André Malraux. L'hindouisme fait-il encore peur aux juifs pratiquants, religieux ? C'est l'ignorer que le craindre, car en vérité entre judaïsme et bouddhisme, au niveau du fondement métaphysique plus que de la transcendance des êtres, la quintessence de l'*Atman*, l'Être incrémenté, les liens sont moins ancrés dans le transcendant qu'avec l'hindouisme. La raison en est simple. Le bouddhisme est un athéisme absolu pour lequel l'âme n'a aucune existence en Soi. De quoi réjouir quelques-uns de nos mystiques mais pas sur le long terme. Alors

qu'il y a un dialogue sur le long terme à construire entre les deux religions-mères.

Le rabbin Irving Greenberg, au lendemain de la première rencontre importante entre le dalaï-lama et des représentants officiels du judaïsme américain, qui eut lieu en 1989 dans un monastère bouddhiste du New-Jersey, a pu écrire : « Le Dalaï-lama nous a appris beaucoup de choses sur le bouddhisme, encore plus sur la *menschlichkeit* et davantage encore sur le judaïsme. Comme le fait tout vrai dialogue, cette rencontre avec le Dalaï-lama nous a ouverts à l'intégrité de la foi de l'autre. D'une façon tout aussi valable, la rencontre nous a rappelé des aspects négligés de nous-mêmes, des éléments du judaïsme qui restent oubliés jusqu'à ce qu'ils nous soient renvoyés par le miroir de l'Autre. »

« Je veux apprendre la “technique secrète” des Juifs pour survivre. » C'est par ces mots que le dalaï-lama ouvrit la rencontre. Après quoi, il fit part à ses hôtes de son étonnement d'avoir pu discerner plusieurs similitudes entre le bouddhisme tibétain et le judaïsme. L'une d'elles est la place essentielle accordée à l'érudition dans les deux traditions. L'autre, plus importante, est « la croyance dans le caractère sacré et l'interdépendance de toute vie. »

Le rabbin Lawrence Kushner marqua alors les points de tangence particulièrement remarquables entre les deux traditions spirituelles. « L'essence du judaïsme

21. Livre de Poche, LGF.

22. Cf. mon dernier livre *Gandhi. L'antibiographie d'une grande âme* (Hermann, octobre 2011) et en particulier mon dernier chapitre : « Hindouisme et judaïsme ».

23. Dalaï-lama, *Une politique de la bonté*, éd. Claire Lumière, 1993. Les trois dernières citations se trouvent p. 77.

24. Cf. *Le Fait religieux*, sous la direction de Jean Delumeau, Fayard, 1993.

est l'irrésistible intuition que l'unité de tous les êtres est au-delà de toute représentation matérielle. Cela semble aussi être l'essence du bouddhisme. Et le mouvement bouddhiste, à partir de là vers l'amour, la compassion et la non-violence, est exactement ce que j'ai toujours pensé que le judaïsme était, et reste encore²³. »

En même temps, le bouddhisme est assurément, comme le souligne Jean-Noël Robert, directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études (V^e section) : « La plus insaisissable des religions universelles²⁴ ». Insaisissable, car, au dire de ce spécialiste, il n'y pas dans le bouddhisme, ce qui semble pour le moins surprenant, d'Écritures universellement reconnues par l'ensemble des communautés, pas plus qu'il n'y a de « langue sacrée générale, de dogmes aux définitions clairement formulées et contraignantes ». Et J.-N. Robert d'ajouter : « On ne commence à percevoir une certaine unité qu'en prenant conscience des divisions, pour retrouver ensuite le lien qui les sous-tend ».

Si, dans le bouddhisme, la personne est à la fois dépendante et « une simple dénomination relative au continuum de la conscience²⁵ », pour employer les mots du dalaï-lama, il en va tout autrement dans le judaïsme, où chaque être est unique et élu dans son unicité. L'un des traits les plus fondamentaux de l'enseignement prôné par le prince Siddharta est la non-violence, qui porte à son apogée le principe de compassion et de salut vers lequel tend l'aspirant à l'état de bouddhéi-

té, d'extinction des désirs. Son formidable attrait tient de cette force contagieuse que donne la douceur, conjointe à la volonté d'incarner ce qui unit les êtres et non ce qui les sépare.

Dans son saisissant livre, *Le Juif dans le lotus – des rabbins chez les lamas*²⁶, Rodger Kamenetz établit d'autres similitudes entre les mystiques juives et bouddhistes tibétaines, notamment entre la sphère séphirotique²⁷ de la *briyah* (la création) et celle du *samsara*, le grand cycle des naissances et des morts, de l'impermanence par opposition au Nirvana. Sur ces questions fascinantes, les recherches capitales portent bien plus profondément sur les analyses entre les mystiques hindoues et la Cabbale, comme j'ai tenté de le faire avec mes très modestes moyens. R. Kamenetz fait, par exemple, une comparaison entre Rambam²⁸ et Shantidēva, célèbre mystique indien, auteur présumé du *Bodhicaryāvatāra*, devenu le traité de référence du bouddhisme mahāyana au VIII^e siècle.

La rencontre à Dharamsala, en octobre 1990, entre le dalaï-lama et un panel de rabbins, la plupart américains, dont une rabbine, Joy Levitt, devait connaître son paroxysme lorsque reb Zalman parla des anges face à son hôte inhabituel émerveillé. Le dalaï-lama attira alors l'attention de ses interlocuteurs ébahis, en établissant « une “certaine similarité” entre le *ein sof* des kabbalistes et le *sunyata* bouddhiste », avant d'ouvrir, devant ses frères juifs, quelques-uns des arcanes des sphères de la méditation et de la pratique bouddhistes.

25. Dalai-lama, *Cent éléphants sur un brin d'herbe – Enseignements de sagesse*, Seuil.

26. Calmann-Lévy, 1997.

27. La sphère ou arbre séphirotique est une construction pyramidale autour de la Création, de la Révélation, tandis que la sphère du samsara ou mandala est une roue sacrée qui représente les différentes étapes de l'existence. Il y a plus d'une similitude entre les deux formes ésotériques, mystiques.

28. Maïmonide.

Hindouisme-judaïsme, “ Dialogue racine contre racine ”



Les dieux hindouistes Shiva et Parvati et leurs enfants, Ganesha et Kantikay

Que les récits qui suivent, de quelques grandes figures mystiques de l'Inde et du judaïsme, ne relèvent pas complètement d'un projet subjectif, on l'aura compris. Dans ce chapitre central de notre étude, je voudrais aborder une autre problématique, celle qui lie juifs et hindous ; les tenants de la plus ancienne des religions capitales de l'humanité et ceux de la première religion “révélée” de l'histoire ont non seulement un projet humain et spirituel en commun, mais sans doute aussi une vision théologique du monde beaucoup plus convergente qu'on ne le croirait. Que juifs et hindous forment, pour ainsi dire, les deux piliers à partir

desquels la grande alliance des humains et du divin s'élance dans l'histoire, quel que soit le nom qui ait pu être donné à l'Innommé (dont le seul véritable nom, comme le pensait Vivekānanda, est la somme de tous les êtres), est un phénomène qui mérite déjà une attention soutenue.

De ces deux religions-mères que sont l'hindouisme et le judaïsme, les religions majeures sont nées : de la première, le bouddhisme et ses écoles depuis le ch'an jusqu'au tantrisme, puis le jaïnisme ; de la seconde, le christianisme et ses Eglises, puis l'islam et ses traditions chiite et sunnite jusqu'au soufisme.

Ne fait pas surgir de son sein, qui le veut, Bouddha et Jésus, ces deux fils sublimes de l'humanité.

L'hindouisme et le judaïsme représentent donc deux conceptions du monde radicalement différentes, mais dont les points de tangence méritent d'être analysés afin d'exposer ce que ces traditions ont en commun. Malraucien dans l'âme depuis l'âge de dix-huit ans où le génie de Malraux me pénétra à jamais, comme d'autres sont proustiens ou rabelaisiens, je cherche partout et toujours, lorsqu'il s'agit de considérer deux êtres ou deux peuples, à « approfondir [leur] communion » plutôt qu'à « cultiver [leurs] différences », même si celles-ci constituent la richesse intrinsèque de chaque peuple, de chaque tradition, et partant, celle de l'humanité. Ces différences fondamen-

tales existant, ne convient-il pas de chercher ce qui peut faire tendre les êtres que nous sommes vers une sagesse transcendante à nos traditions respectives plutôt que vers ce qui nous oppose ?

Voici donc deux peuples, l'Inde hindouiste et le peuple juif, qui se sont toujours distingués, par une folle aspiration au divin, irréductible à toute autre. Ce qui, d'emblée, est frappant, c'est que ni l'hindouisme ni le judaïsme ne sont des religions missionnaires. D'autre part, l'histoire nationale de l'Inde est permanente quand celle du peuple juif fut longuement interrompue. L'une et l'autre sont nées d'une multitude de brassages à travers les millénaires. L'Inde est le second pays le plus peuplé du monde (avec plus d'un milliard d'habitants, d'ethnies différentes, depuis les Indiens du nord et ceux du Népal, jusqu'à ceux du sud et du Sri Lanka), et Israël l'un des plus petits peuples de la planète et des plus dispersés (depuis ceux qui vivent en Israël jusqu'aux juifs de l'Inde et de la Chine, depuis ceux originaires du bassin méditerranéen jusqu'à ceux qui, par les heurs de l'histoire, se sont constitués juifs d'Europe).

Nous avons dit que ni les hindous ni les juifs n'étaient missionnaires – les juifs orthodoxes ne concentrent leurs efforts qu'en direction des leurs, notamment sur les campus des universités américaines. Peut-on vraiment considérer cette attitude de manière positive ? On naît hindou, on ne le devient pas, comme le pro-

clament les traditionalistes. Il n'en est pas tout à fait de même pour les juifs, qui admettent les conversions des véritables prosélytes. Toutefois, il est vrai que la dramatique épopee juive, depuis l'exil de l'an 70 et sa survie parmi des peuples qui n'avaient de cesse de les convertir de gré ou de force, peut éclairer cette volonté presque exacerbée, douloureuse, du refus de se confondre. Aucune ambiguïté possible chez les hindous : le refus du prosélytisme, développé depuis des millénaires, témoigne indiscutablement, là encore, d'une certaine prétention, non seulement à détenir la Vérité, l'unique Vérité, mais presque à se tenir au-dessus d'elle. Le risque, alors, est de se penser au-dessus des autres peuples. La Parole de la Torah relative aux Hébreux, affirmant qu'ils sont un peuple que l'on ne confond pas avec les autres, parce qu'ils sont mis à part (Nb 23,9), n'est, quant à elle, non pas le signe d'un surplus de priviléges, moins encore de supériorité, mais bien de responsabilités.

Si tous les maîtres de l'orthodoxie juive ont insisté sur cette responsabilité principielle, Rabbi 'Haïm de Volozhine (1759-1821), disciple du Gaon Eliahou de Vilna (1720-1797), écrit dans son chef-d'œuvre, *Nefesh Haḥaïm*²⁹ que Nabuchodonosor et Titus n'ont pas dans l'économie de la Création la responsabilité qui est celle des enfants d'Israël. En effet, le roi de Babylone et l'empereur romain n'ont pu détruire ou profaner que le Temple terrestre, comme le rappelle Levinas avec Haïm de Volozhine, « alors

²⁹. Ed. Verdier.

que l'homme du peuple saint est en mesure de porter atteinte à la sainteté même qu'est précisément ce qui est toujours au-dessus. "Que tremble le cœur du peuple saint, car il englobe dans sa stature toutes les forces et tous les mondes (...), car ce sont eux la sainteté et le sanctuaire d'en haut³⁰". »

La réalité hindoue est infiniment complexe. Pour en parler avec pertinence, de quelque obédience religieuse ou idéologique que l'on soit, un Occidental devrait avoir passé des décennies à l'appréhender. Malgré trente ans d'approche fascinée mais parcellaire du sous-continent, ce n'est que depuis trop peu d'années que le sentiment de sentir, d'avoir touché, cette réalité spirituelle, me pénètre.



Tour ouest du Temple de Sri Meenakshi à Madurai, 152 mètres de hauteur (Tamil Nadu)

L'immensité du champ philosophique et métaphysique couvert par les divers courants du *sanātan dharma*, (la loi éternelle) – nom originel de ce que l'on appelle en Occident le brahmanisme ancien et l'hindouisme moderne –, est vertigineux. On peut considérer raisonnablement l'hindouisme comme étant la tentative la plus aboutie d'interrogation du sens du monde et du sens de la vie humaine, indissociable d'une réalité transcendante. La plupart du temps, il s'agit de philosophies et de courants spirituels qui placent Dieu et ses prophètes à un niveau inaccessible pour le commun des mortels, ou qui se proclament agnostiques, comme le bouddhisme ou le taoïsme. La spécificité de l'hindouisme est d'avoir créé un système dans lequel les dieux et les déesses, leurs parèdres³¹, vivent dans un temps *autre*, sans commune mesure avec le nôtre, tout en partageant avec les humains leurs combats, comme dans le *Mahābhāratha*, leurs amours – et même la mort.

Chaque jour de la vie de Brahmā est un *kalpa* lui-même divisé en mille "grands âges", dont chacun dure 4.320.000 années humaines³². Ainsi parle la *Gītā* :

« Ceux qui savent que le jour de Brahmā dure mille âges et que la nuit (de Brahmā) est de mille âges aussi, sont les connaisseurs du jour et de la nuit³³. »

Entre dualité et non-dualité, la théologie hindoue échappe radicalement à celui qui

³⁰. Emmanuel Levinas, *L'au-delà du verset*, éditions de Minuit, 1982.

³¹. Le mot signifiant en grec « assis près », désigne les divinités secondaires.

³². Cf. Michel Mourre, *Les Religions et les philosophies d'Asie*, La Table ronde, 2^e éd. 1998, pp. 98-99.

³³. *Baghavad Gītā*, VIII, 17, trad. J.-E. Marcault, éd. Adyar, Paris, 1954, p. 224.

arrive à elle avec une conception mono-théiste, au sens abrahamique du terme, ou tout simplement occidentale du temps et du monde, du Soi et de la Totalité, de la vie et de la mort. La problématique de la dualité ou de la non-dualité devient caduque dès lors qu'on l'applique au Vedānta – elle n'existe que dans notre esprit cartésien et quelque peu atrophié.

« Ni la terre ni l'eau ni le feu ni l'air ni les espaces ni les organes des sens ni l'agrégat de tout ceci : toutes ces choses sont incertaines. Ce qui demeure présent dans l'état de sommeil profond, ce qui reste, cet Un, Śiva, le Délivré, Je le suis.

[...]

Il n'est pas le premier. Car comment peut-il y avoir un second qui soit autre ? Il n'est pas plus isolé que non isolé, pas plus le vide que le non-vide, car il est sans dualité. Comment puis-je décrire Cela qui est démontré par tous les Upaniśad³⁴ ? »

Nous n'ignorons pas que la Torah cherche elle aussi à écarter, jusqu'à un certain point seulement, la dualité potentielle et existentielle de Dieu. Toutefois, il serait illusoire de méconnaître que dans la conception juive du divin il ne saurait être le vrai Dieu que dans une dualité.

De même que l'Īśvara, le Dieu personnel des Upaniśad et de la Bhagavad Gītā, est l'Absolu Brahmā, sous ses trois natures,

transcendante (le pur “ Soi ”), cosmique en tant qu'il crée ou désintègre l'univers, et immanente ; le Dieu d'Israël est à la fois Adonaï, le créateur et juge, et IHVH, l'Innommé et l'Ineffable, le Compatisant, le Matriciant.

Le Très-Haut proclame par la bouche et la plume de son Prophète, le Deutéro-Isaïe (Is 44, 6 et 45, 5-7) :

Je suis le premier, je suis le dernier,
hors de moi
Point de Dieu ! Qui est comme
moi ?

Et

C'est moi qui suis Adonaï et nul
autre ;
Hors de moi, point de Dieu ! [...]
Je forme la lumière et crée les ténèbres, j'établis
La paix et suis l'auteur du mal : moi
Adonaï, je fais tout cela³⁵.

On a beau opposer les années-lumière de Brahmā à l'idée même de Création, telle qu'elle apparaît dans la Torah, avec l'invention du temps et l'apparition de la vie sous ses quatre natures, minérale, végétale, animale et humaine, il y aurait encore à méditer sur le rapport fascinant de cette invention avec la réalité hindoue de la Māyā, l'illusion universelle. Rien de ce qui est consubstancial au temps n'est extérieur au règne de la Māyā.

Il y a une illusion phénoménale, dit Śankara, et seule la coalescence ātman-brahman, l'âme individuelle et

34. Śankara, *Daśasloki*, trad. P. Martin-Dubost, *Shankara et le Vedanta*, Seuil, 1973, p. 116, cité in Ysé Tar-dan-Masquelier, *L'Hindouisme*, Bayard éd., 1999, p. 136-137.

35. Traduction du Rabbinat français, Colbo, Paris, 1978, légèrement modifiée par nous.

l’âme universelle, abolit toute dualité entre le yin et le yang, le féminin et le masculin, l’opposition sujet-objet, Créateur-création. Rien n’existe sinon l’Absolu, l’Unique. De la même manière, il n’est ni distance ni durée, ni causalité, ni effet, tout étant Māyā. Seul celui qui atteint cette compréhension ultime est délivré de l’apparence. Qu’est Māyā ? Māyā fait prendre l’ombre pour la lumière, une infime partie pour le tout. Pire : l’ignorance pour le savoir fondamental. Selon Śankara « les œuvres sont vaines et nous attachent solidement à ce processus cosmique d’irréalité (*samsāra*), la chaîne indéfinie des causes et des effets. Seule l’expérience de la sagesse, à savoir, que la réalité universelle et le soi individuel sont identiques, peut nous amener à la rédemption³⁶. »



La synagogue de Cochin

Nous touchons là une nouvelle réalité de la plus haute importance, selon laquelle le *samsāra*, le cycle infernal des réincarnations et la libération (*mukti*) de ce cycle, ne serait pas l’alpha et l’oméga de la théologie hindoue. La rédemption ou la délivrance (*mokṣa*) existent effectivement dans la grande pensée de l’Inde.

Or, s’il y a bien une rédemption, ceux qui auront cru au Vedānta ne seront pas moins sauvés que tous ceux qui auront cru à un autre dieu.

Si, à ce stade de notre réflexion, nous avons pris conscience que l’unité de Dieu est finalement commune aux juifs et aux hindous, que l’homme est au cœur de ces deux histoires saintes, et qu’une dimension salvifique existe au plus profond de l’hindouisme, il convient de tenter d’approfondir notre analyse. Demandons-nous aussi pourquoi le Dharma et la Torah sont les pierres d’angle des deux temples invisibles du judaïsme et de l’hindouisme.

Le Dharma et la Torah constituent le signe d’une alliance, même si la loi n’est pas en soi, ni ne peut être daucune manière, le dernier mot de l’Alliance avec l’Unique Seigneur aux dix mille noms. Dans le Dharma comme dans la Torah, le but ultime édicté par l’Innommé est

la libération de l’être. Cette libération est nommée dans le judaïsme la Rédemption, ce que le *sanātan dharma* appelle le *nirvanā*. L’un des chemins qui y mènent est la connaissance de l’ultime mystère, évoqué plus haut, à savoir que l’*ātman* et le *brahman* ne sont qu’Un. Il est dans la nature des théologies de compliquer les choses extraordinairement. Ainsi, Iścavara, le Seigneur souverain, existe en tant qu’hypostase du *brahman*.

Penser cette existence, n’est-ce pas encore

³⁶. Cité par S. Radhakrishnan, *Baghavad Gītā*, op. cit. p. 21.

le fait de la Māyā, car « celui qui sait » doit dépasser ce qu'il croit savoir, pour retrouver l'essence du *brahman* derrière son allégorie.

Pour le juif, c'est en accomplissant l'essence de la Torah qu'il aura part au monde à venir. Mais qu'est-ce à dire, sinon aimer Dieu « de tout ton cœur (*bekhol levav'kha*), de tout ton être (*bekhol nafshékha*), de tout ton pouvoir (*bekhol meodékha*) », comme nous le récitons dans le *Shema Israël*, *Ecoute Israël*, prière centrale du judaïsme ? La Loi est un élément indiscutablement majeur dans les deux religions. Mais la *bhakti*, l'amour mystique ineffable qu'incarna toute sa vie Rāmakriśna, passe infiniment la loi et les sacrifices qu'elle implique.



Sculptures de Mahishasuramardini
à Mamallapuram (Tamil Nadu)

Bien avant nous, Vivekānanda, ce visionnaire et pèlerin d'un hindouisme altruiste et universel, avait souligné cette étrange parenté – ou coïncidence – entre nos deux religions, qui veut qu'elles seules aient consacré à l'Amour que Dieu éprouve pour sa part féminine, quelque nom que nous lui donnions, dans leurs Livres révélés : dans le cas de l'hindouisme, tant de pages et d'hymnes des Védas³⁷, et tant d'œuvres d'art, dont les superbes sculptures des temples de Khajuraho et d'Ellora, et dans le cas du

judaïsme, rien moins que le *Cantique des cantiques*. Rabbi Aqiba enseigna que si toute la Torah était *qodesh*, sainte, le *Shir hashirim*, le *Cantique des cantiques*, est *qodesh qodashim*, le Saint des saints³⁸. Comment le peuple qui a fait du *linga* (phallus) de Śiva, le Saint des saints, le sanctuaire des temples śivaïques, ne serait pas en harmonie avec le peuple qui fit de son livre sur la relation d'amour de Dieu, le *qodesh qodashim* de toute la Torah ? Si les grandes religions monothéistes ont tant parlé de l'amour de Dieu, souvent confondu avec l'amour pour Dieu ou l'amour de Dieu pour ses créatures, tout particulièrement dans la théologie chrétienne, mais aussi dans l'islam, nulle part ailleurs que dans le judaïsme et l'hindouisme, les auteurs sacrés n'abordèrent directement l'amour qui unit Dieu avec sa part féminine.

En langage védique, nous dirions que l'amante serait la *Śakti*, la force – ou part – féminine de Dieu, *l'ātman*, et que l'amant serait le *brahman*, l'Absolu, ou Īśvara, son hypostase. Dans une conception juive, l'amante est la *Shekhina*, la Présence de Dieu parmi les humains. Dans ce chant des chants, il n'est plus question ni de Dharma ni de Torah, de commandements ni d'interdits. Il n'est question

³⁷. Cf. supra p. 6.

³⁸. *Midrash Shir hashirim Rabba*, I, 11.

que d'amour, celui de Dieu pour l'âme humaine ou pour la *Shekhina*, qui peut être vue comme la communauté d'Israël, et symbolise alors, indubitablement, les justes de l'humanité.

D'autres y verront l'amour de deux amants qui se cherchent et s'attendent et se perdent l'un l'autre pour se mieux retrouver. Ces différents amours, qui n'en sont qu'un, unique, représentent ce qu'il y a de plus haut dans le message universel d'Israël : « L'amour est fort comme la mort » (Cant 8, 6). De même que le Zohar (II, 143-147a) enseigne : « L'homme n'est complet que lorsque le mâle est uni à la femelle... La Présence divine ne demeure que dans la maison où l'homme est uni à la femme³⁹ », ne pourrait-on compléter cette analyse mystique en disant : Dieu n'est complet que lorsque sa part masculine est unie à la *Shekhina*, sa part féminine ? Et l'auteur du Zohar d'ajouter dans cette même page : « Le jour où ce Chant a été révélé, la *Shekhina* est descendue sur terre⁴⁰ [...]. Ce Chant renferme tout ce qui existe, tout ce qui existait et tout ce qui existera⁴¹ ».

Que la fonction érotique ait tenu une telle place, dans le judaïsme et dans l'hindouisme, mérite quelques brefs développements.

Ces récits relatant les scènes d'accouplement des dieux et des humains dans l'Inde ont incontestablement une portée cosmique⁴². Une page de *Chlandogyā Upaniśad* (1.1.6) s'attache tout parti-

culièrement au sens métaphysique, intentionnel ou non, que recouvre l'acte de fornication dans son rapport avec la transcendance :

« Le symbolisme de la syllabe AUM équivaut à celui de l'union des sexes. Comme pour l'union des sexes c'est une copulation dans laquelle chaque partie réalise le désir de l'autre⁴³. »

De la même manière, les cabalistes juifs ont élaboré une mystique autour du secret qui enveloppe la relation érotique entre l'homme et la femme, ainsi qu'en témoigne la *Lettre sur la sainteté, Igueret ha-qodesh*⁴⁴, texte écrit en Espagne vers la fin du XIII^e siècle.

Cette métaphore sexuelle s'articule sur une symbolique cosmique qui signifie que dans l'accouplement lui-même (Création), une relation transcendante, sous les espèces des baisers, des caresses, de l'émission spermatique dans le foyer de la femme (Révélation), constitue l'union sexuelle comme une longue chaîne humaine et prophétique préparant la venue du messie – ou, à tout le moins, l'ère messianique (Rédemption), accomplissant ainsi les trois temps de l'épiphanie de Dieu sur terre, selon la conception juive du monde et de l'histoire.

Dans son maître livre, *Etz 'Haïm, L'arbre de vie*, Rabbi 'Haïm Vital (1542-1620), rapportant l'enseignement de son maître, R. Itz'hak Louria, écrit, en se référant au *Cantique des cantiques* :

39. Cf. Franck Lalou, Patrick Calame, *Le Grand livre du Cantique des cantiques*, (désormais cité GLC) Albin Michel, 1999, p. 172.

40. Trad. de Charles Mopsik, in *Le Zohar - Le Cantique des cantiques*, Verdier, 1999, pp. 13-15.

41. Cf. GLC, p. 172 (légèrement modifié par nous).

42. Ils montrent "l'élément sexuel enrôlé dans l'élément cosmique ", André Malraux *Cinq mille ans de civilisation indienne*, émission de Philippe Halphen, ORTF, 1973, INA.

« Il existe deux sortes d'accouplements, l'un est un accouplement supérieur appelé “accouplement des baisers”, l'autre est un accouplement inférieur matériel de Yessod à Yes-sod [au niveau des “fondements”]. Les deux accouplements sont effectués en haut, et il n'y a aucun accouplement au monde qui ne soit précédé de l'accouplement d'en haut, celui des baisers. Il est fait allusion à cet accouplement dans la section *Teruma* (du *Zohar II*) p. 146, à propos du verset : “Qu'il me baise des baisers de sa bouche.” (Cant. I. 1) Il n'y a pas d'amour d'adhésion d'un souffle à un souffle en dehors du baiser, etc., le baiser d'amour se répand dans quatre souffles, etc., qu'est-ce que l'amour⁴⁵ [...] »

L'amour que prône le *Cantique des cantiques* est autant celui de l'âme que du corps, étant entendu que l'union des âmes parachève ce que les corps ont commencé d'accomplir. Cet amour, cette *bhakti*, est celui que Kriśna symbolise aux yeux des hindous, ayant été « toute sa vie une incarnation du Chant céleste⁴⁶ ». L'amour seul, dans son abyssale dépossession, est au-dessus de la Māyā, en ce qu'il est l'union du Seigneur avec son aimée. Son universalité est d'être au sens propre métaphysique, advenant après la théorie, après les dogmes, après la loi elle-même, où il est au-delà du *samsāra*, du cycle des renaissances, au-delà du pur et de l'impur (concepts très présents et dans l'hindouisme et dans

le judaïsme), certainement au-delà de la dualité et de la non-dualité (*advaita*). La véritable spiritualité ne sera jamais dans les raisonnements, car elle est dans la vie des justes et des saints, les seuls témoins du Dieu vivant, ceux-là mêmes qui incarnent sa présence-absence et transmettent sa Parole. Le Brahmā incréé ne précède pas seulement toute théologie et tous les théologiens, qui ne se soucient que de théologie. Il danse sur l'ignorance qu'incarnent ceux qui oublient que leur science est exactement une nescience. Il se réjouit au contraire avec ses *risis*, ceux qui voient la pensée, et ses *tzadiqim*, ces êtres au cœur pur, et les Justes des nations.

L'une des différences majeures entre l'hindouisme et le judaïsme est certainement le système des castes (*jāti*) qui, bien pire que le dogme chrétien du péché originel que le baptême vient racheter, introduit dans l'hindouisme une dimension de l'insupportable, de ce qui est totalement injuste et injustifié, et n'a rien à voir avec la responsabilité juive. La Torah a apporté au monde l'idée que chacun est responsable pour lui, que nul n'est responsable pour les fautes de ses parents. Or, la tradition hindoue proclame exactement le contraire, avec un système qui fait des *dālits*, les intouchables, les damnés de la terre. On comprend le déchirant cri de révolte que cette prise de conscience arracha à Vivekānanda, lorsqu'il en appela au Dieu-mendiant, « *Daridra-Nārāya-na* » :

43. Cité par Alain Daniélou, *L'Erotisme divinisé*, édition du Rocher, 2002, p. 53.

44. Traduit de l'hébreu et édité par Charles Mopsik, “les Dix Paroles”, Verdier, Lagrasse, 1993.

45. *Ibid.*, cf. première éd. avec commentaires, 1986, p. 124 et suiv.

46. Swāmi Vivekānanda, *Entretiens et causeries*, édition de Jean Herbert, Albin Michel, 1955 (rééd. 1993), p. 273.

« ... Le seul Dieu qui existe, le seul Dieu auquel je crois..., mon Dieu, les misérables, mon Dieu les pauvres, de toutes les races⁴⁷ !... »

Dans l'hindouisme moderne ou réformé, il ne s'agit plus simplement de se sauver du monde mais surtout de « sauver le monde », même si les hindouistes fanatiques restent persuadés que l'éthique et la compassion positive pour les êtres souffrants, les laissés-pour-compte, qui fut une pensée biblique avant d'être universalisée par le christianisme, sont contraires à l'essence de l'hindouisme. Ni Ram Mohan Roy, ni Ramakriśna, ni Vivekānanda, ni Gandhi n'ont jamais rien pensé de tel. Bien au contraire.

« Sauver le monde » est même le principe fondateur de l'hindouisme réformé, inculqué par Vivekānanda, selon lequel il est incomparablement plus urgent de sauver les autres, même si cela devait retarder notre propre salut, que de travailler à son seul nirvana. Son sens de l'éthique primordiale sans concession va jusque-là.

On sait que le sacrifice animal a disparu du judaïsme avec la destruction du Temple, en 70 de notre ère, pour être remplacé par le sacrifice des lèvres, la prière quotidienne et la lecture de la Torah en particulier, sans oublier le don obligatoire aux pauvres. Le sacrifice hindou lui-même a quasiment disparu et la Bhagavad Gītā reconnaît, par la bouche de Kriśna que « le sacrifice de la connais-

sance est plus grand qu'aucun sacrifice matériel » (VI, 33). Si donc le sacrifice suprême est le sacrifice mental, afin d'être en union avec Dieu, la Bhagavad Gītā, comme le Talmud, demande d'agir même sans certitude de récompense, ainsi que le préconise justement Vivekānanda.

Le Śribhagavān (le Bienheureux seigneur) dit à Arjuna (*Gītā III, 9*) :

« En dehors de l'œuvre accomplie en sacrifice, ce monde est l'esclave de l'action. Agis donc, ô fils de Kuntī, par sacrifice, et libère-toi de tout attachement⁴⁸. »

Et, dans le traité *'Haguiga* (5a), nous lisons ces surprenantes lignes :

« Qu'il présente sa joue à celui qui le frappe et se rassasie d'humiliation (Lam 3,30). Qu'il incline sa bouche vers la poussière : peut-être est-il quelque espoir (*id. 2,9*). Rabi Ami pleurait en lisant ce passage : Tous ces [malheurs] et l'espoir ne viendra que peut-être⁴⁹. »

N'y-a-t-il pas, dans ces deux textes, un même appel au détachement et surtout l'affirmation de l'incertitude en ce qui concerne son propre salut, alors que l'assurance de celui-ci est si souvent prêchée dans des religions comme le christianisme ou l'islam ? La non-certitude d'être sauvé, qui ne se traduit nullement par une perte de foi, mais au contraire

47. Romain Rolland, *La vie de Vivekananda et l'évangile universel*, Stock, 1930, rééd. 2002, p. 249 (souligné par nous).

48. *Ibid.*, p. 147.

49. *Aggadoth du Talmud de Babylone*, trad. Arlette Elkaïm-Sartre, Verdier, 1982, p. 567.

par une sorte de transcendance ajoutée, à la fois humble et altière dans l'infrangible rapport au Seigneur, ne serait-elle pas un point de tangence inattendu, qui se révèle à nous comme par surprise ? Il en est un autre, que l'on découvre dans les *Upanishad* traduits par la sanskritiste et kabbaliste Alyette Desgrâces-Fahd alias Saralev Hollander, qui révèle au public francophone une strophe en tout point proche du *Traité des Pères*. Ce texte sanskrit fondateur évoque les trois divisions du dharma, dont la première est très parlante au juif religieux ou connaisseur des textes. « Il existe trois divisions du dharma, la loi morale : le sacrifice, l'étude des Veda et faire des dons – c'est la première⁵⁰. »

Elle y consacre aussi plusieurs pages de haut vol à « la compréhension de l'unité, du retour ou « *teshuba* » « du retour de toutes choses vers Dieu », vers l'Un sans second, que nous l'appelions le Brahman incréé ou Elokhim-Adonaï. Alyette Desgrâces nous éclaire depuis la pensée la plus mystique de l'hindouisme, donc du Vedānta, donnant à apprêhender un tant soit peu ce qui est de l'ordre de la transcendance absolue :

« Le monde est manifestation du *brahman*, mais celui-ci ne le modifie en rien. La notion exotérique de création – j'écarte la notion *ésotérique* qui s'apparente à la longue tradition kabbalistique et gnostique – au sens judéo-chrétien du terme ne permet pas de comprendre et cette multitude de Seigneurs (*Īśvara*) –

chacun peut avoir son Seigneur – et leur résolution dans une très rigoureuse unité ; ni de comprendre que l'Existence est unique et affranchie de tout en son essence⁵¹. »

D'autres textes du Talmud, aussi bien que du Vedānta, tiennent un discours en complète contradiction avec ce que nous tentons d'avancer avec beaucoup de prudence dans ces pages. Nous touchons pourtant à cet instant une réalité spirituelle des plus importantes.

Dans cette approche si délicate des fondements du judaïsme et de l'hindouisme, nous voudrions nous arrêter sur une dernière idée, une dernière parenté, qui se trouve, cette fois encore, dans le Zohar, et fut reprise par Elie Wiesel dans une problématique dont il conviendrait de savoir comment les hindous la considéreraient, étant donné sa dimension eschatologique :

« L'homme doit progressivement se délivrer de tout ce qui l'attache à ce monde-ci. L'homme doit se délivrer afin de délivrer Dieu⁵². » Y aurait-il une double délivrance, celle de l'homme et celle de Dieu, inextricablement liée l'une à l'autre ? La mystique juive le dit, la mystique hindoue aussi.

Voilà une perspective sur laquelle juifs et hindous devraient se retrouver, afin de faire avancer leur foi en une foi toujours plus brûlante, toujours plus impatiente à sauver tous les Intouchables, tous les *da-*

50. Les *Upanishad*, CU2.22.4, Paris, Fayard, « L'espace intérieur », 2014, p. 116.

51. *Upaniṣad du renoncement*, traduction du sanskrit et introduction d'Alyette Desgrâces-Fahd, Paris, Fayard, « Espace intérieur », 1989, p. 37 sq.

52. Entretien au *Point*, 19 juillet 1983.

lits – comme si Śiva lui-même ou Kriśna, qui ne font qu’Un avec le “Saint, béni soit-Il”, étaient eux-mêmes les premiers *dalits* à délivrer.

Car délivrer Dieu, c'est délivrer l'Homme.

« C'est de l'insondable que toutes les formes surgissent
A l'approche du jour,
Et quand la nuit se met en marche,
Elles retournent à l'insondable⁵³ »

Arundathi Roy racontait, il y a peu l'histoire surprenante de Hazrat⁵⁴ Sarmad Shahid. « Ce juif arménien, il y a trois siècles, se rendit en Perse jusqu'à Delhi pour retrouver l'amour de sa vie, Abhay Chand, un jeune hindou. Il se convertit à l'islam, qu'il abjura ensuite pour vivre nu dans les rues de Delhi en quête de spiritualité authentique. Il fut exécuté pour hérésie par le roi moghol Aurangzeb. Il est le Saint Patron des Inconsolés, Réconfort des Indéterminés, Blasphémateurs parmi les Croyants et Croyant parmi les Blasphémateurs. Il est celui

qui refuse de laisser se refermer le cercle. Pour moi, Sarnad Shahid est le Harzat qui a refusé l'hégémonie sous toutes ses formes. Alors, dans le cimetière, sa disciple Anjum et lui bâtissent une idée [...]. Les frontières tranchées entre les peuples, les genres, les religions, les communautés que cette dernière établit, l'autre les estompe à grand renfort de générosité chaude et d'humour macabre. L'équipe du cimetière ne peut pas être défaite, car ceux qui la composent ont déjà été anéantis⁵⁵. »

Arundathi Roy nous a rendu proche ce juif arménien devenu hindou, inconnu en France à ce qu'il nous a paru. Mais plus encore, cette légende, dont le héros a existé, nous révèle une figure de juif éternel, qui n'est pas le juif errant, mais un juif qui épousa une autre spiritualité, celle qui lui est la plus éloignée, et chercha ainsi à détruire toutes les frontières qui séparent les humains et que le fanatisme, l'obscurantisme, ne font que renforcer sous nos yeux pleins d'épouvante.

53. *Bhagavad Gitā*, VIII, 18, trad. d'Alain Porte, cf. *Les Nouvelles de l'Inde*, n°345, avril 2003, p. 11.

54. Il s'agit d'un titre honorifique mais aussi d'un prénom.

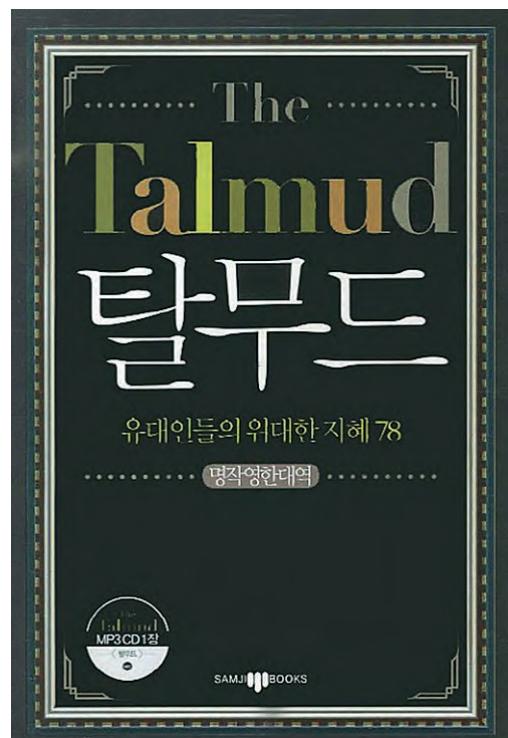
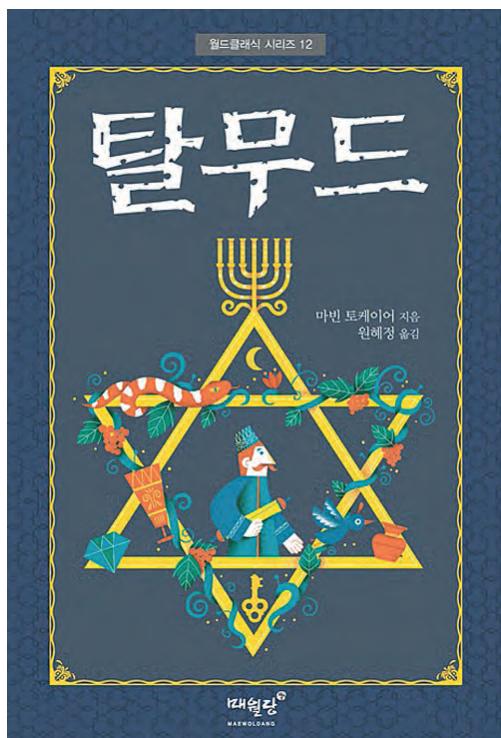
55. Arundhati Roy, « L'esprit de sédition est un devoir » in *L'Inde colossale et capitale, Critique*, janvier-février 2020, éditions de Minuit, pp. 21-35, traduction de l'anglais par Irène Margit.

Le dialogue judéo-coréen

Parmi tous les pays d'Asie qui témoignent d'une véritable et durable fascination pour Israël et les juifs, la Corée du Sud a un destin particulier et dans l'histoire de l'Extrême-Orient et dans l'histoire du monde. Mon plus vieil ami japonais, qui fut l'un des deux traducteurs historiques de Malraux au Japon, Tadao Takémoto, me disait voici plus de trente ans : « La Corée est l'Israël de l'Asie. » Un Israël sans

en Corée durant la Guerre de Corée en 1950 et écrivain américain. Dans deux de ses ouvrages, il évoqua longuement ses expériences coréennes, le *Livre des lumières* et *Je suis l'argile*. Dans le premier roman, son héros Gershon Loran, jeune rabbin kabbaliste, est aumônier en Corée et l'on peut voir dans ce personnage une sorte d'auto-portrait de Potok.

Ce qui unit la Corée du Sud et Israël c'est d'être, chacun dans leur région du monde, l'un des plus petits pays entourés de pays



Couvertures d'éditions coréennes du Talmud (abrégé des Aggadoth).

Moïse et sans Torah originelle, certes, mais qui a beaucoup d'ingrédients du destin juif. Mais un Israël sans Moïse est-ce possible ? Certains l'affirment, comme Chaïm Potok, qui fut d'abord aumônier militaire

grands ou moins grands mais potentiellement ennemis. Ainsi, lorsque le pape Jean Paul II se rendit en Corée du Sud en 1984, l'éditorialiste du quotidien *Chosún Ilbo* écrivait : « Comme le souverain pon-

tife le sait, le peuple coréen a souffert de la logique d'une force immorale au cours des deux derniers siècles, tout comme les Israélites ont souffert. » En fait, le journaliste emploie le terme Israël en coréen, pour parler bien sûr du peuple juif d'abord puis de l'Etat d'Israël depuis 1948. Rappelons que la Corée fut divisée en deux Etats ennemis en 1945.

Comment comprendre, depuis plus d'un demi-siècle, la permanence de l'intérêt puissant qu'Israël et le monde juif ne cessent de jouer sur les Sud-Coréens ? Nombre d'entre eux veulent apprendre l'hébreu et connaître Israël. Le Centre Culturel Israélien de Séoul, ouvert en 2000, attire plus d'une dizaine de milliers de Coréens chaque année qui veulent découvrir l'histoire juive. Le centre enseigne l'hébreu et fait la promotion de la culture israélienne, en organisant parfois des événements avec l'ambassade d'Israël. Quelque 3000 étudiants ont étudié l'hébreu – moderne et biblique. Le centre possède également une bibliothèque d'études juives ouverte au public. Ce lieu est de fait le seul où la culture unique d'Israël est présentée aux Coréens et où une amitié importante naît entre les Coréens et les Israéliens, si elle n'était pas née dès les années 1950. Un universitaire israélien, Antoine Halff, qui enseigna à Séoul de 1985 à 1987, nous a appris que le professeur You Tae-Yeung, un ancien conseiller du président Park Chung-Hee, assassiné en 1979, vécut sept années en Israël, où il étudia à l'Université Hébraïque avant d'enseigner à l'Université Ben Gurion. Le président Park

témoignait, dans un message adressé à la Conférence des gouverneurs de province, le 30 juillet 1971, de son attachement à l'Etat hébreu : « Avec un territoire vingt-cinq fois plus petit que celui de l'Egypte, composé essentiellement de déserts arides, et une population de trois millions d'habitants, plus de dix fois inférieure aux trente-quatre millions d'Egyptiens, les Israéliens ont appris à travailler ensemble, à maîtriser l'eau de façon à transformer le désert en une vaste région agricole, à planter des arbres, à édifier des villes, à mettre sur pied des usines. Aussi, le niveau de vie israélien est-il très supérieur à celui de l'Egypte. Nous devons nous inspirer de l'esprit pionnier d'Israël – apprendre, en d'autres termes, à utiliser au mieux les conditions qui sont les nôtres. » En effet, sous la présidence de Park Chung-Hee, qui fut taxé de dictateur, fut mis en place et largement répandu dans la République de Corée, à travers ses villages et ses campagnes, le Mouvement national de développement rural (qui portait le nom de *Saemaul undung* qui s'écrit en hangeul : 새마을 운동), directement inspiré du kibbutz. En Corée comme en Israël, le modèle taxé de révolutionnaire à l'époque a fait son temps et le mode de vie de la plupart de nos sociétés mondialisées a fait le reste. Il n'en demeure pas moins que l'esprit des pionniers sionistes a fait des émules à l'autre bout du monde, sur cette petite terre d'Extrême-Orient, la Corée du Sud.

Il y a trente ans, lorsqu'en visite dans un temple bouddhiste bâti sur l'une des montagnes avoisinantes de Séoul, je disais que

j'étais juif, un pèlerin me demanda alors : « Ah, vous êtes juif ! Alors vous avez lu le Talmud ? »

« Chaque famille coréenne a au moins un exemplaire du Talmud », déclarait Ma Young-sam, qui fut ambassadeur du pays en Israël, à un animateur de la télévision israélienne en 2011. « Les mères coréennes veulent savoir comment tant de juifs sont devenus des génies », ajoutait-il. En fait de Talmud, il s'agit des *Aggadoth du Talmud de Babylone*⁵⁶, très répandu aux Etats-Unis.

L'envoyé spécial du *New Yorker*, Ross Arber, découvrit sur le mont Gwangju, à une heure de Séoul, vers le nord, une école talmudique pas comme les autres car ni le professeur ni les élèves, entre quatre et dix-neuf ans, n'ont de kippa et autre étrangeté, tout se fait en coréen et non à partir de l'hébreu, ou plus exactement de l'araméen. Le but est que ces élèves, qui sont au nombre d'une cinquantaine, aient la double éducation coréenne et juive. Le fondateur en est Park Hyun-jun, en 2013, dont le fils est l'actuel directeur de l'école. Dans la dernière décennie, une femme, Kim Geum-sun, fonda dans un quartier huppé de la capitale la *Talmud Wisdom Education School*.

Au bout d'une longue réflexion, Park avoue : « Je ne sais toujours pas exactement ce qu'est l'éducation juive⁵⁷. »

À l'image des yéshivot, les élèves débattent bien de questions talmudiques par binôme pour aguerrir leur sens du *pilpoul*, de la

discussion approfondie à partir du texte. « J'aimerais que mes étudiants deviennent le peuple de Dieu et qu'ils sachent faire preuve de charité comme le peuple juif⁵⁸ », déclara un parent d'élève à Ross Arber.

« Le Talmud est venu à incarner ce stéréotype, et il est maintenant considéré comme un outil cognitif dans un pays où la pression est énorme sur les élèves, afin de réussir à l'école. Les Coréens sont obsédés par l'éducation et nous avons cette vision stéréotypée des juifs comme le modèle de l'excellence académique. »

« Il existe même un sous-genre populaire du Talmud qui est le Talmud prénatal, commercialisé pour les futures mamans qui veulent encourager le développement du cerveau de leur bébé dans l'utérus.

En utilisant le Talmud pour encourager les élèves à penser par eux-mêmes et à parler avec confiance, avec « khutspah⁵⁹ », on croit que les élèves peuvent être plus intelligents⁶⁰. »

Le Journal d'Anne Frank, intitulé en coréen *Ané Ilgu*, fut longtemps un best-seller et de nombreux livres d'auteurs juifs et israéliens furent traduits en hangeul. Parmi tant d'ouvrages, on peut noter que, dans les années 1990, plusieurs livres d'Elie Wiesel furent traduits, et ceux d'Isaac Bashevis Singer et sans nul doute ceux de Chaïm Potok, parmi tant d'autres.

Pourquoi tant d'efforts de tant de Coréens finalement, non pas seulement pour admi-

56. En France, les éditions Verdier ont publié en 1980 l'édition devenue un classique, dans la traduction d'Arlette Elkaïm-Sartre.

57. *Ibid.*

58. « Le Talmud, nouvelle bible des Coréens », in magazine *Book* n°75, avril 2016.

59. Le mot khutspa (le kh se prononce comme le ch germanique ou la j espagnole) signifie : avoir du culot, du répondant.

60. Déclaration de Hahn Chaibong, président de l'Institut Asan, cf. <http://coolamnews.com>, 30 juin 2015.

rer le destin juif, c'est-à-dire le courage de ce peuple qui a traversé l'histoire, que l'on a voulu tant de fois exterminer et qui non seulement est toujours présent avec un Etat indépendant et fort mais, encore plus surprenant, dont une proportion non négligeable d'hommes et de femmes sont des exemples de réussites, parfois des génies, et qui « raflent 25% des prix Nobel⁶¹ ».

C'est donc une histoire à la fois récente et très ancienne, qui lie les juifs aux Coréens, mais aussi et pour d'autres raisons à leurs voisins – qui furent si souvent leurs ennemis mortels – les Japonais. Evidemment dans le cas de la Corée, les affinités sont à fleur de peau.

Inimaginable dans n'importe quel pays au monde, même en Israël où une grande partie de la population juive n'a jamais ouvert un volume du Talmud. Mais en Corée un condensé du Talmud sous la forme des Aggadoth est devenu le second best-seller après la Bible et loin devant les paroles du Bouddha, dans un pays où plus de la moitié des citoyens est bouddhiste et confucéenne.

Un champion olympique de patinage, Lee Kyou-hyuk, qui eut l'honneur de porter le drapeau coréen aux JO de 2014, recommanda à ses admirateurs de lire le Talmud : « Je lis le Talmud chaque fois que je traverse un moment difficile. Il contribue à calmer mon esprit », déclara-t-il à des journalistes.

En Corée aussi on peut entendre, d'après

une étude de l'*Anti-Defamation League*, des stéréotypes, qui ailleurs sont qualifiés d'antisémites et qui ne le sont pas en Corée, comme « les juifs ont trop de pouvoir... ils contrôlent les médias », etc. Ils reflètent au contraire l'admiration du peuple et le désir des Coréens d'imiter les juifs pour parvenir au même résultat, comme l'affirma Dave Hazzan, résident depuis de nombreuses années en Corée du Sud. Selon lui, les Coréens aspirent à « contrôler les affaires et la marche du monde⁶² ».

Le Talmud en Corée ! Plus de huit cents livres et plus de trois cents éditeurs répertoriés sur la bibliothèque numérique nationale de Corée et un auteur qui revient plus de la moitié des occurrences, le rabbin Marvin Tokayer, dont le premier éditeur, Tae Zang, aujourd'hui disparu, en avait vendu plus de deux millions d'exemplaires. En février 2019, on ne comptait pas moins de 2258 titres de l'abrégé du Talmud en langue coréenne, en circulation à Séoul.

Un Coréen devenu célèbre, le révérend Hyub Yong-soo, fonda le Shema Education Institute, qui publia une version du Talmud plus approfondie en six volumes, signée par le rabbin Tokayer, édition qui comprend une photo du révérend avec le rabbin américain. Pourtant, cette nouvelle version n'a pas pour but de rectifier les versions piratées. Tokayer avoua à Ross Arbes ne pas croire « qu'un livre écrit par lui voilà quarante-cinq ans au Japon ait connu un énorme succès en Corée du Sud, et que ce soit celui-là même que l'ambassadeur [de Corée] ait mentionné

61. « Talmud à la sauce sud-coréenne » par Sylvie Halpern, in *La Voix sépharade*, le 11 septembre 2019.

62. Cf. Ross Arber, op.cit. traduction de l'anglais par Jean-Louis de Montesquiou, paru dans le *New Yorker*, 23 juin 2015.

à la télévision israélienne. »

Mais l'histoire des liens entre les Coréens et les juifs a franchi une nouvelle étape, encore peu connue, en 2017, à New York. La fille de l'ambassadeur de la Corée du Sud à l'ONU, M. Oh Joon, a pu effectuer un stage dans l'entreprise Outerstuff, qui appartient à un juif religieux, Sol Werdiger. L'ambassadeur a tenu à inviter ce dernier dans un restaurant casher à Manhattan. Il lui a dit : « Je n'ai toujours entendu dire que des stéréotypes négatifs sur les juifs et Israël, et je n'ai pu qu'accepter ce qu'on disait, à défaut d'avoir des preuves inverses. Ma fille a été acceptée pour effectuer un stage sur la conception du travail au sein de votre entreprise. Tout au long de l'année, elle n'arrêtait pas de dire à quel point c'est merveilleux de travailler dans une société pareille. » L'ambassadeur raconte ensuite au PDG que sa fille fut impressionnée dans quatre domaines, qu'il énuméra.

« 1. Tous les jours, à 1h 30, peu importe ce qui se passait au bureau, tous les hommes, y compris ceux des bureaux voisins, rentrent dans une chambre pour prier avec sincérité et calme.

2. Tous les vendredis, le bureau ferme plus tôt dans l'après-midi en vue des préparatifs de votre saint Chabbat et sera fermé toute la journée – cela inclut tous les employés, quelle que soit leur foi ou leur religion.

3. Ma fille a observé que chaque personne venant pour la charité – et ils étaient nombreux – est traitée avec respect et repart

avec un chèque à la main.

4. Ma fille a été traitée avec le plus grand respect et la dignité. »

Pour tout cela, il tenait à faire un chèque à M. Werdiger pour le dédommager, mais celui-ci refusa. Alors, l'ambassadeur lui révéla ceci :

« Comme vous le savez, j'ai le privilège de voter à l'ONU. À cause de ma découverte de la nature réelle du peuple juif, je me suis abstenu de voter sur les résolutions contre Israël à trois reprises. À l'une d'elles, parce que je me suis abstenu, ce vote n'est pas passé⁶³. »

Le rabbin David Saks, qui révèle cette histoire, conclut en disant que ni Sol Werdiger, ni son entourage, n'ont jamais su, avant ce déjeuner, que M^e Oh était la fille d'un ambassadeur à l'ONU. Et qui aurait pu imaginer que la vie dans une entreprise tenue par un juif orthodoxe pourrait avoir des répercussions au plan international ?

Des milliers de pèlerins catholiques ou protestants, parmi lesquels nombre d'évangélistes connus pour leur sionisme mystique, se rendaient, avant la période de pandémie que nous traversons, chaque mois en Israël.

Histoire édifiante, comme les aiment les rédacteurs de la revue orthodoxe *Kountrass*, mais qui en dit long aussi sur l'histoire en train de s'écrire entre les juifs et les Coréens du Sud.

^{63.} Cf. www.kountrass.com/quun-juif-orthodoxe-a-ny-traitait-ses-employes-gentiment-coree-sud-s'est-abstenu, 21 janvier 2017.



Beaucoup d'éminents chercheurs ont tenté d'établir des ponts et des liens entre l'immense Chine et le minuscule peuple juif. Pour ce champ d'investigation, il n'est pas sûr que l'on puisse parler de pénétration ou d'un dialogue de même nature qu'avec l'Inde, par exemple. Le peuple du premier monothéisme a avec la Chine un dialogue tout à fait *autre* par rapport aux grandes civilisations religieuses. Le dialogue Torah et Talmud avec Kongzi (maître Kong, longtemps appelé Confucius) ou Laozi ou encore Menzi, n'a rien d'évident même si tout converge toujours vers les cimes de l'esprit et sans doute de l'indicible. Mais le pays qui évacua dès l'origine le Transcendant a un dialogue avec les juifs sur d'autres champs, d'autres valeurs. Il n'y eut pas de dialogue entre les juifs et les Chinois comparable à ceux que tissèrent les premiers jésuites, à commencer par Matteo Ricci, à la cour de l'empereur de Chine. Lui-même et ses frères dans l'ordre apprirent le mandarin et tissèrent de vrais et profonds dialogues avec les lettrés chinois. À ma connaissance, il n'y eut rien de comparable avec les juifs.

Avec l'Afrique en revanche, et en particulier avec l'Éthiopie et le Yémen, qui eurent des liens forts avec le peuple de

la Bible, jusqu'à un passé récent, un dialogue existe, qui doit fructifier.

Nous ne dirions pas que la pensée hébraïque ou juive est fondamentalement « contre la pensée chrétienne », car des mystiques comme maître Eckhart ou Jakob Böhme, parmi d'autres, avaient des affinités profondes avec la pensée juive, talmudique... Rachi fut en dialogue avec Nicolas de Lyre, Abélard, et l'on sait combien l'abbé de Clairvaux, plus célèbre sous le nom de Saint Bernard, était proche de la pensée juive.

Nous l'aurons compris, le dialogue des juifs avec les cultures universelles les plus proches comme les plus lointaines est aussi vieux que le peuple hébreu et peu de civilisations, à vrai dire, échappèrent d'une manière ou d'une autre à ses apports multiples, pas forcément religieux.

Une chose est certaine, c'est que le peuple juif sous toutes ses formes fut, est et restera un ferment pour les peuples persécutés ou à l'histoire tragique, pour toutes les grandes civilisations et, au bout du compte, pour tous les pays d'Occident, pour l'Orient arabo-musulman, quoi que certains en disent, et pour une partie seulement de l'Asie et de l'Extrême-Orient.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE : OUVRAGES HISTORIQUES CONSULTÉS

La Bible dans les littératures du monde, dir. Sylvie Parizet, Paris, Cerf, 2016.

Dictionnaire encyclopédique du judaïsme, Geoffrey Wigoder (direction), Sylvie Anne Goldberg (direction de l'édition française), Paris, Cerf, 1993.

Histoire des juifs - Un voyage en 80 dates de l'Antiquité à nos jours, direction Pierre Savy, Paris, Puf, 2020.

Delumeau, Jean, *Le Fait religieux*, Paris, Fayard, 1993.

Mourre, Michel, *Les Religions et les philosophies d'Asie*, paris, La Table ronde, 1998.

Saint Cheron, de, Michaël, *Gandhi, l'antibiographie d'une grande âme*, Paris, Hermann, 2011.

Tardan-Masquelier, Ysé, *L'Hindouisme*, Paris, Bayard éd., 1998.

Desgrâces, Alyette, *Upaniṣad du renoncement*, traduction et présentation, Paris, Fayard, « l'espace intérieur », 1989.

Desgrâces, Alyette, *Les Upanishad*, traduction et présentation, Paris, Fayard, « l'espace intérieur », 2014.

Roy, Arundhati, « L'esprit de sédition est un devoir » in *L'Inde colossale et capitale*, Critique janvier-février 2020, Paris, éditions de Minuit.

Jacques Tarnéro
 Antisémitisme / Antisionisme
 Mots, masques, sens, stratégie,
 acteurs, histoire
N°30 > juin 2014
 • 48 pages

Sandrine Szwarc
 Intellectuels juifs et chrétiens en
 dialogue
N°31 > octobre 2014
 • 32 pages

Gérard Fellous
 L'État Islamique (DAECH),
 cancer d'un monde arabo-
 musulman en recomposition
N°32 > novembre 2014
 • 52 pages

Michaël de Saint-Cheron
 Le messianisme comme réponse à
 l'antisémitisme
N°33 > décembre 2014
 • 40 pages

Valérie Igouinet
 Le négationnisme : histoire d'une
 idéologie antisémite (1945 - 2014)
N°34 > février 2015
 • 32 pages

Maxime Perez
 L'opération « Bordure protectrice » à
 Gaza : Journal d'une guerre de
 100 jours
N°35 > mai 2015
 • 44 pages

Anne Quinchon-Caudal
 Vers une Internationale blonde
 Le racisme supra-national en
 Europe et aux États-Unis dans la
 première moitié du XX^e siècle
N°36 > juillet 2015
 • 40 pages

Pierre-André Taguieff
 La vague complotiste
 contemporaine : un défi majeur
N°37 > septembre 2015
 • 40 pages

Johann Chapoutot
 Le « Droit » nazi, une arme contre
 les Juifs
N°38 > octobre 2015
 • 52 pages

**Valérie Igouinet et Stéphane
 Wahnhich**
 FN : une duperie politique
N°39 > novembre 2015
 • 56 pages

Jacques Tarnéro
 Migrations contemporaines du récit
 sur le « signe juif »
 Entre fascination, admiration,
 condamnation. Une question
 irrecevable
N°40 > mars 2016
 • 56 pages

Sandrine Szwarc
 La culture (juive)
 a-t-elle un avenir en France ?
N°41 > juin 2016
 • 64 pages

Éric Keslassy
 Comprendre
 la guerre des mémoires
N°42 > octobre 2016
 • 46 pages

Jean-Philippe Moinet
 L'identité nationale,
 c'est la République !
 Les cinq piliers républicains
 qui font le socle, à consolider,
 de l'identité française.
N°43 > janvier 2017
 • 48 pages

Nathalie Szerman
 Retour sur les principes guerriers
 fondamentaux du Hamas et leur
 transmission par le biais de la
 chaîne télévisée Al-Aqsa
N°44 > mars 2017
 • 44 pages

Michaël de Saint-Cheron
 Le dialogue de Malraux avec le
 peuple juif, « parrain de l'Europe »
N°45 > juillet 2017
 • 44 pages

Salomon Malka et Victor Malka
 « L'exception marocaine ? »
N°46 > octobre 2017
 • 52 pages

Anne Le Diberder
 À la conquête de la modernité :
 les peintres juifs à Paris
N°47 > janvier 2018
 • 40 pages

**Annick Duraffour
 et Pierre-André Taguieff**
 Céline contre les Juifs ou l'école de la
 haine
N°48 > mars 2018
 • 60 pages

Georges-Elia Sarfati
 Les nouveaux défis
 de la République Française :
 Sur quelques enjeux du discours
 du président Emmanuel Macron
 lors de la Commémoration de la
 Rafle du
 Vel' d'Hiv (17 Juillet 2017).

N°49 > juillet 2018
 • 36 pages

Johann Chapoutot
 Le sang et la science
 L'organisation Ahnenerbe
 (« héritage des ancêtres »),
 les "Germaïns" et les Juifs (1935-
 1945)
N°50 > novembre 2018
 • 40 pages

Anastasio Karababas
 Sur les traces des Juifs de Grèce
N°51 > décembre 2018
 • 52 pages

Laurent Joly
 Vichy, les nazis et
 la persécution des Juifs
N°52 > février 2019
 • 58 pages

Iannis Roder
 La fin d'une illusion
 pour une approche renouvelée
 de l'enseignement de l'histoire de la
 Shoah
N°53 > mars 2019
 • 36 pages

Marc Knobel
 40 ans d'histoire
 d'une propagande de haine
 et d'antisémitisme
N°54 > juin 2019
 • 84 pages

Sandrine Szwarc
 La naissance de l'intellectuel
 juif d'expression française
N°55 > Septembre 2019
 • 48 pages

Élise Petit
 Des usages destructeurs de la musique
 dans le système concentrationnaire nazi
N°56 > Novembre 2019
 • 40 pages

Michaël Iancu
 Les juifs des terres d'Oc
N°57 > Janvier 2020
 • 56 pages

**Georges Elia-Sarfati et
 Pierre-André Taguieff**
 Le sionisme comme réalité historique
 et comme fantasme, ou la réinvention
 de la judéophobie
N°58 > Janvier 2020
 • 136 pages

Joseph Voignac
 Les débuts du secondaire juif en France :
 la fondation de l'École Maïmonide
 (1935-1939)
N°59 > juin 2020
 • 48 pages

Jean-Pierre Allali
 Les Juifs de Tunisie
 Deux mille ans d'une belle histoire
N°60 > juillet 2020
 • 64 pages

Alain Page
 L'affaire Dreyfus.
 Une Histoire Médiatique
N°61 > octobre 2020
 • 52 pages

LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en Février 2021 / ISSN 1762-360 X

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Marc Knobel

COMITÉ ÉDITORIAL

Jean-Pierre Allali

Yonathan Arfi

Georges Bensoussan

Yves Chevalier

Roger Cukierman

Patrick Desbois

Robert Ejnes

Antoine Guggenheim

Mireille Hadas-Lebel

Francis Kalifat

Serge Klarsfeld

Joël Kotek

Éric Marty

Jean-Philippe Moinet

Richard Prasquier

Dominique Reynié

Michaël de Saint-Chéron

Georges-Elia Sarfati

Pierre-André Taguieff

Jacques Tarnéro

Yves Ternon

CONCEPTION & ICONOGRAPHIE

Yellowweb

CONSEILLER JURIDIQUE

Maître Pascal Markowicz

COORDINATION

Yoar Level

CORRECTRICE

Myriam Ruszniewski

IMPRESSION

FG Print

CRÉDIT PHOTO

Photographie de Michaël de Saint-Chéron réalisée par Laurence Godart.

Photographie de couverture, photographies de la Tour ouest du Temple de Sri Meenakshi à Madurai et des sculptures de Mahishasuramar-dini à Mamallapuram (Tamil Nadu), collection personnelle de Marc Knobel.

La synagogue de Cochin provient de Wikimedia Commons.

EN PARTENARIAT AVEC

Le Collège des Bernardins

Fondation pour l'Innovation Politique - Fondapol

Le Cercle de la Licra - Réfléchir les droits de l'Homme

La Revue Civique

«Vidal Sassoon International Center for the Study of Antisemitism» de l'Université hébraïque de Jérusalem

ET AVEC LE SOUTIEN DE

- *La Fondation pour la Mémoire de la Shoah*

Crif

Conseil représentatif
des institutions juives de France

POUR TOUTE CORRESPONDANCE

39 rue Broca 75005 Paris

tél : 01 42 17 11 11

site web : www.crif.org

email : infocrif@crif.org

Février-Mars

2021

Prix : 10 €